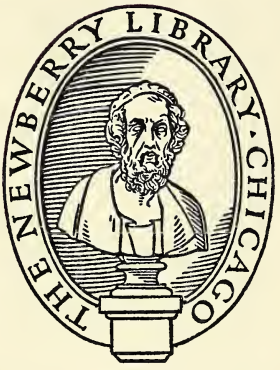
4 n° Gut



FRC 5:183

N°. Ier.

LES CANDIDATS

A LA NOUVELLE LÉGISLATURE;

OU

LES GRANDS HOMMES

DE L'AN CINQ,

Avec les véritables noms, prénoms et surnoms qu'ils ont acquis pendant la Révolution :

PAR le cousin-LUC, petit-frère du GRAND-COUSIN-JACQUES.

Ridiculum acri. . . .

A PARIS,

CHEZ MARET, libraire de la Société, ou, à son refus, chez tous les marchands de Nouveautés, et dans toute la République chez les RIEURS.

AN V DE LA RÉPUBLIQUE.

CHANT PREMIER.

Invocation. — Grande description du lieu des séances. — Superbes et terribles motions de plusieurs grands hommes. — Appel nominal des membres. — Surnoms honorables et caractéristiques votés à chacun d'eux ; et tout plein d'autres choses admirables.

Muse, viens dire à la France accablée
Les résultats d'une grande assemblée,
Où des amis de l'ordre et de la paix
Ont sçu fixer le destin des Français.
Malheur à vous insectes éphémères,
Grands partisans de petites chimères ;
Malheur à vous, clubocrates honnis !
Fuyez bien loin, vos beaux jours sont finis :
De l'avenir la docte avant-courière
M'a révélé tout le secret mystère ;
Déjà, j'ai vu Gallais (1) bardé d'un froc,
Des ennemis soutenir tout le choc,
Et *de Laharpe*, en disant son office,
En très-longs vers chanter le saint cilice.

(1) Ce Gallais, ci-devant revérend père chartreux, rédige le Censeur des Journaux.

Je les ai vus ces hommes immortels
Reconquérir nos saints et nos autels,
Nos parlements, notre bon roi de France,
Et les commis de la probe finance.

O toi qui fais les vers comme un *Cresus*,
Inspire-moi, trop inspiré *Ferlus* !
Si tu pouvais me céder ton génie,
Ton goût divin et ta fine ironie,
Je tomberais, plein d'intrépidité,
Du Luxembourg à l'immortalité. (1)
Ah ! si j'avais le luth du bon *Fonvielle*, (2)
Luth de Savoie, en bon français, dit vielle,
De mes censeurs envieux et jaloux
Je braverais les plus terribles coups ;
Mais on ne peut imiter tant de grace,
Un sot toujours reste sot quoiqu'il fasse.

Au temps affreux où ces fiers jacobins
De mon pays maîtrisaient les destins,
Qu'on entendait Monsieur de *Souriguère*
Dévotement applaudir *Robespierre*,
De la terreur on vit les vieux limiers
Non loin de là se faire *cordeliers*,
Et surpassant leurs frères en tapages,
S'intituler les seuls purs, les seuls sages.
C'est là qu'on vit messer *Rouge-Bourdon*
Du dieu *Marat* baiser le médaillon.

(1) Tout le monde connaît la belle épitre de monsieur Ferlus, dans laquelle il décrit un voyage au Luxembourg. Nous le prions d'être convaincu que le tribut d'éloge que nous lui donnons est sincère.

(2) Auteur d'une jolie réponse à l'épitre sur la calomnie de Chénier.

Boissy sans honte à son nouvel *Orphée*
La gloire offrait de sa main paraphée. (1)
Tout allait bien, disait *Dumont* d'alors ;
Il ne manquait ni têtes ni trésors.
Hélas ! depuis, n'avons trésor ni tête,
Le bon *Camus* chaque jour le répète :
Il est pourtant encor des jacobins,
Des cordeliers, et qui sont très-mutins ;
Devers *Clichy*, les uns tiennent séance,
Et chez *Maret* (2), ceux-ci sont en présence.
C'est-là qu'on voit ces tant fameux écrits,
Qui de Paris dirigent les esprits.
Rien n'est plus beau, plus touchant, plus auguste,
On n'y dit rien que de bon, que de juste :
Ce que verrez, si vous lisez ceci,
Car vous saurez que moi, j'en suis aussi.
Du nouveau club vous voulez, je devine,
Connaître un peu les frères, l'origine ;
Je voudrais bien contenter votre goût ;
Mais, je ne puis encor vous dire tout.
Réfléchissant que germinal s'avance,
Que nous tenons chaque jour la séance,
Vous comprendrez que c'est beaucoup déjà
De vous parler de ces séances-là.
Celle d'hier me parut si jolie,
Et j'en ai bien la tête si remplie,

(1) On sait assez que dans le tems de la terreur, il publia un ouvrage sur les fêtes publiques, dans lequel Robespierre était comparé à Orphée.

(2) Marchand de bouquins, au Palais, toujours royal.

Que le desir m'est fortement venu
De vous conter le tout par le menu.

Chacun arrive, et déjà la sonnette
Nous a sonnés : l'assemblée est complette.

Sur quatre rangs de gradins, soutenus
Par les pamphlets chez *Maret* invendus,
Très-gravement les frères se reposent ;
Et du bureau les tables se composent
D'un *Saint-Thomas* et d'un *Saint-Augustin*,
Tous reliés en très-beau maroquin.
Un bénitier s'offrait pour écritoire,
Le secrétaire étouffe un *Saint-Grégoire*,
Et tout auprès siége le président,
Dont le fauteuil s'élève gravement
Sur deux balots où pourrit enfermée,
Contre *Chénier*, tant de prose rimée.
Plus loin, on voit tracé contre le mur,
Du bon Louis, le martyre si dur ;
Et pour pendant, un tableau de la Vierge
Brille éclairé des feux d'un très-long cierge.
Le grand *Saint-Labre*, au-dessus de *Beaulieu* (1),
Réfléchissait son air fesse-Mathieu.
Sur *Serisy*, *Gallais* et quelques autres,
Étaient placés les douze saints Apôtres.
Vers *Serisy*, tous ces juifs bienheureux,
Complaisamment semblaient tourner les yeux.
Le président choisi pour l'assemblée
C'était *Crétot* (2). Sa nuque est affublée

(1) Rédacteur du Miroir.

(2) Rédacteur du Postillon des Armées.

D'un grand bonnet en pointe s'élevant
Sur son beau chef, qui brille rayonnant.
Il avoit mis son plus bel habit jaune,
Brodé de vert; de gros boutons en cône
Superbement étonnaient l'œil épris
D'un gilet blanc, semé de fleurs de lys.
De sa mâchoire emplissant sa cravate,
Il nous cachoit ses levres d'écarlate.
Bref, dès-long-tems à l'auguste fauteuil,
N'était monté plus de pompe et d'orgueil.
Langlois, Lezay, Gallais et Souriguères
Furent nommés tous quatre secrétaires;
Et *Poncelin* (1), qui ne peut plus s'asseoir,
De censurer s'adjugea le pouvoir.
Je n'ai rien dit encor de la tribune;
De plus brillante, il ne s'en vit aucune.
Ce fut *Bourdon*, Ganimède nouveau,
Qui pour cela, fit placer un tonneau.
Bias-Bion, avec *Mercier-Voltaire*,
Sont tout auprès, ayant chacun un verre.
Tout couronné des dons du prétendant,
Boissy l'adroit, s'agite en intendant (2):
Le président ouvre enfin la séance;
Boissy se guinde, et puis ainsi commence:
Messieurs, je vois en ce lieu réunis,
Des beaux esprits, les plus beaux de Paris;

(1) Rédacteur du Courrier Républicain. On connaît sa piteuse avanture.

(2) M. Boissy a avoué lui-même qu'il étoit pensionné par le gros Monsieur, soi-disant Louis XVIII; lisez l'ami Dupont.

Et trop flatté, d'une faveur si belle,
Au Benoît Dieu, j'en rends grace éternelle.
Chacun se lève, et d'un signe de croix
On applaudit à l'orateur courtois.
Boissy soupire, il tousse et continue:
Des jacobins la race saugrenue,
Nous donne encor de bien grands embarras;
Ils ont pour eux le directeur *Barras*,
Et nous n'avons que nos deux grands ministres.
O mes amis! Des changemens sinistres
Un beau matin peuvent nous renverser;
L'instant approche, il faut se surpasser.
Faisons nommer quelques bons journalistes:
Il est urgent; qu'on en fasse des listes,
Pour qu'une fois que nous serons d'accord,
Nous puissions mieux combiner notre effort.
Bravo, Bravo, dit *Bion* le capable;
Ce cher collègue, a de l'esprit en diable.
Lors à son tour, ce grand *Bias-Bion*
Fit longuement sa courte motion.
Il dit: Messieurs, souffrez que je propose
Un bon avis, très-utile, et pour cause.
Or, je voudrais, si ne le trouvez mal,
Que nous fissions un appel nominal;
Car il pourrait s'être glissé des frères,
Qui seraient-là pour brouiller nos affaires.
Tout d'une voix, *Laharpe* l'on nomma
Puis aussi-tôt les portes on ferma.
Des cordeliers, on lui remet la liste.
Hilarion (1), envain parle et résiste,

(1) Linguet qui s'est permis dans ses Annales Littéraires, de fouetter souvent le grand orgueil du bon-homme Laharpe, lui donne les noms d'Harpula, d'Hilarion, &c., &c.

Dans le tonneau, l'on mit le révérend ;
Il prend la liste, et d'un ton important
Il commençait, quand soudain à la porte
On vint frapper d'une si rude sorte,
Crier si fort et faire si grand bruit,
Que *Mons Maret*, en portier bien instruit,
Crut qu'il fallait avertir l'assemblée,
Que ce tapage avait un peu troublée.
L'on discuta, si l'on n'ouvrirait pas ;
Et l'on ouvrit.... C'est madame *Gorsas*,
Leur dit *Maret*, qui reprend contenance.
Laissez entrer.... La voilà qui s'avance,
Et s'appuyant sur son jeune Grondeur,
De la séance, elle voudrait l'honneur.
Sur le bureau dépose trois chemises,
Pour soutenir les grandes entreprises :
De son époux, elle n'eut d'autre bien ;
L'on accepta, car peu vaut mieux que rien.
D'un don si beau, *Rœderer* l'agréable (1),
Fit décréter mention honorable.
Et d'un baiser, chaque frère présent
Fit à la veuve un amoureux présent.
Hilarion prend enfin la parole,
Et le premier inscrit sur le grand role
C'était Dumont... saisissant l'apropos,
Le grand *Suard* (2) veut dire quelques mots.
Déjà *Dumont*, armé de son mémoire,
Marche au tonneau pour défendre sa gloire.

(1) Rédacteur du Journal de Paris.

(2) Rédacteur des Nouvelles Politiques

Mais le *Cadroy* (1), qui craignait pour son tour,
Habilement cria : l'ordre du jour.
Du tendre *Isnard*, la fougueuse éloquence,
Vers ce parti, fait pancher la balance.
Pour que chacun soit purement cité,
Isnard opine, et *Fermont* l'entêté
En amendant propose un nom de guerre ;
C'est, reprend-il, une bonne manière
Pour distinguer les bons et les mauvais.
La motion a le plus grand succès.
Hilarion prend la liste, commence,
Et *Poncelin* fait faire un grand silence.

— *André-Dumont*.... Il faut un nom d'éclat
A ses vertus. Chacun répond : *Marat*.
Dumont-Marat !... Notez pour la revue,
Observe-t-on. *Laharpe* continue :
Monsieur Suard ?.. Moi, messieurs, je voudrais
Qu'on me donnât pour nom, *Suard l'anglais*.
Du bon *Gorsas*, la veuve enluminée,
Leur dit : Messieurs, mettez *Suard-Guinée ;*
Et l'assemblée avec empressement,
Reçoit l'avis et l'adopte à l'instant.
Bon dit *Maret*, passons ; nommez un autre.
C'est *Lacretelle*... Eh bien quel est le vôtre ?
Lui demanda monsieur le président.
D'un ton modeste, il répond *l'Éloquent*.
Une rumeur, un murmure effroyable,
Fit rejeter sa demande incroyable.

(1) Conventionnel fameux par sa mission dans le Midi lors des égorgemens.

Le pètit homme, après ce triste accueil,
Reçut le nom de *Lacretelle-Orgueil.*
On applaudit à plus de vingt reprises,
Tant notre club se connaît en sottises.
De *Rœderer* le nom est proclamé;
Et dans l'instant il se voit surnommé
Du très-beau nom de *Rœderer-Pancrace*,
Nom qu'il reçut en faisant la grimace.
Hilarion, reprend : monsieur *Bourdon.*
Bourdon se lève, et demande pour nom
Bourdon le juste, et chacun de sourire.
Un membre veut qu'il soit *Bourdon* le *pire.*
Bourdon le *rouge* avec *Bourdon* le *gris*
Quelques instans partagent les esprits.
Il choisira, dit un membre à voix forte,
Le matin *rouge*, et le soir *gris*, n'importe.
J'entends déjà le nom de *Thibaudeau !....*
On applaudit, c'était monsieur *Thuau* (1).
L'éloquent membre a cru que *Démosthènes*
Etait le nom que méritaient ses peines;
Mais ce *Bion*, toujours bête et bavard,
Lui dit : ami, je t'ai vu montagnard.
Aux voix, dit-on : *Bias-Bion* lui gagne
Le vilain nom de *Thibaudeau-Montagne.*
Hilarion en appelant Beaulieu
Est tout content de le voir en ce lieu.
Beaulieu se lève, et demande par grace
Beaulieu-Miroir : plutôt, *Beaulieu - Grimace*,
Dit un plaisant, et le nom lui resta.
Puis de *Langlois* le nom se répéta.

(1) Rédacteur du Journal Officiel, dit le *Rédacteur.*

Langlois s'avance, et de cet air superbe
D'un beau poulain que l'on a mis à l'herbe,
En g-asséyant présente son museau :
Le jeune enfant voudrait *Langlois le beau.*
Chacun sourit à cette gentillesse :
Gallais lui lance un regard de tendresse,
Et l'on allait le servir de son goût
Lorsqu'une voix répète, *et le dix-Août* (1) !
Monsieur *Langlois*, je ne prends pas le change,
Vous gazouillez, vous mentez comme un ange ;
Mais le dix août, vous étiez bien, je crois,
Un des bourreaux du plus humain des rois.
Il faut, mon cher, en faire pénitence
Et mériter enfin notre clémence.
Je vous estime et vous vante par-tout ;
Mais vous serez, monsieur *Langlois dix-Août.*
L'on mit aux voix, et malgré tous ses charmes
Et de *Gallais* les indiscretes larmes,
Le nom passa. Dans la douleur plongé
L'enfant d'un pied vit son nez alongé.
La liste avance, et l'on nomme *Fonvielle* ;
Sur ses écrits il dormait d'un grand zèle (2).
En gros ballots, ce gros livre parfait
Etait resté chez le pauvre *Maret.*

(1) M. Langlois qui était républicain au dix août, eut, ce jour-là, l'honneur de se battre contre le *tyran.* Mais, comme à présent il n'y a rien à gagner à être patriote, il écrit pour ces messieurs.

(2) On sera peut-être étonné d'apprendre que M. Fonvielle, dont la mise est assez celle d'un quaker, soit l'auteur d'un fort gros livre, intitulé : Comme personne n'en a entendu parler, il est bon d'avertir que ce livre est très-profond. Au reste, cet ouvrage est très-connu des libraires.

Le quaker veut lire tout son ouvrage,
De baillemens s'élève un long orage :
L'ordre du jour, dit en baillant, *Ferlus.*
Eh ! mes écrits ne furent jamais lus,
Dit l'orateur, si l'on veut me comprendre,
Il faut pourtant me lire ou bien m'entendre.
Mais le tonneau par vingt membres saisi
Etait déjà par *Saladin* rempli,
Quand une voix, que je n'ai pu connaître,
Dit : Ecoutons, cet ouvrage peut-être
N'est pas si sot qu'il vous paraît d'abord.
Le bruit redouble, enfin l'on est d'accord.
De son ouvrage ajournant la lecture,
On le laissa dans la maculature ;
Et de l'auteur en *décrétant* l'esprit,
On le nomma *Fonvielle-l'érudit.*
Hilarion qui remet sa lunette
Appelle *Isnard*, puis aussi-tôt s'arrête
Pour contempler le Ciceron nouveau.
Isnard se lève, accourt dans le tonneau,
Et, remplissant sa vaste contenance,
Il fait ronfler sa tonnante éloquence.
Déjà *Maret*, au regard étonné,
Ouvre le bec, reste-là consterné ;
L'humain *Isnard* veut être *Isnard-Tempête*,
Un si beau choix en tous lieux se répète ;
Mais cependant on observe aussitôt
Que ce n'est pas encor ce qu'il lui faut.
Dumont-Marat se lève, et lui conseille
De préférer le nom d'*Isnard-Marseille.*
Tel autrefois, le romain *Scipion*
Des africains emprunta son surnom.

Mais écoutons, sire *Orgueil-Lacretelle*;
Il arrondit une phrase nouvelle,
Et pour montrer son esprit sans pareil,
Avec emphase il vote *Isnard-Soleil* (1).
Bravo ! dit-on ; à l'instant l'on prononce
Isnard-Soleil : Isnard le sourcil fronce.
Le bon *Maret* qui ne devine rien
Applaudissait, trouvant cela fort bien.
Oh ! dit *Laharpe*, en voici bien d'une autre,
Gallais-Censeur. Dites, le faux apôtre (2),
Dit *Serizy*, l'orateur du bon ton.
Un membre veut qu'il soit *Gallais-bâton* ;
Langlois dix-Août est pour *Gallais-Florence* ;
Beaulieu voudrait qu'il fût *Gallais-finance*.
Tous ces projets ne sont pas bien reçus
Gallais demande et veut *Gallais-vertus*.
Maret votait pour *Gallais-l'incurable*,
L'assemblée est pour *Gallais-l'impayable* (3).

(1) *Méchante* allusion à la *Compagnie du Soleil*, qui a fait couler tant de sang dans le Midi, et qu'Isnard savait si bien encourager par ses affreuses déclamations.

(2) Tout le monde sait qu'il a existé une petite brouillerie entre Gallais et Serizy, à cause que le moine Gallais soldé après vendémiaire par le comité de sûreté générale, avait osé persifler l'Accusateur public. La division n'a pas duré pour deux raisons, la première, le proverbe que chacun sait : la seconde, que Gallais ayant jugé à propos de garder par devers lui quelques coups de bâton que M. Serizy lui avait donnés, celui-ci qui a l'ame grande et belle a réintégré Gallais parmi ses amis, à condition qu'il le reconnaîtrait pour *grand homme*.

(3) C'est une dérision assurément. Car le revérend ne craint pas l'argent, demandez à Gauthier l'aîné, à Benezech, &c. &c. &c. &c.

Hilarion, reprenant l'air plus gai,
En souriant nomme *Adrien-Lezay* (1).
Tout aussi-tôt, mons *Rœderer-Pancrace*
Dans le tonneau vient retenir sa place;
Pour *Adrien*, son tendre cœur épris
Va dérouler le journal de Paris.
De grace, ami, s'écria *Souriguière*,
Si tu le lis, par pitié, n'en lis guère,
Et promptement par la conclusion
Pour ton honneur, finis ta motion.
Eh bien, messieurs, puisqu'il faut vous le dire,
Malgré *Chénier* et sa rude satyre,
Je m'y connais, et dans plus d'un bon lieu,
L'on dit tout bas *Adrien-Montesquieu*.
Aux voix, dit-on; le président prononce.
Le bon *Maret*, charmé de cette annonce,
Court l'embrasser, et lui dit à mi-voix:
— Allons, mon cher, fais un Esprit des loix:
Cela pourra remonter ma boutique. —
Lezay rougit, et *Rœderer* se pique....
Mais *Delaharpe*, en appellant *Thuau*,
Fait la grimace à ce frère nouveau:
Thuau! Comment!... Il ose ici paraître
Dit *Poncelin*, jettez par la fenêtre
Cet insolent qui, d'un style railleur,
A plaisanté de mon postérieur.
Déjà *Maret*, sans vouloir en démordre,
De Poncelin allait accomplir l'ordre,

(1) Auteur d'une pitoyable brochure que le tendre Rœderer ne craint pas de comparer aux sublimes productions de Montesquieu.

Quand le cousin, qui des lunes tomba (1),
Devant *Maret* poliment se courba.
— C'est mon cousin ; de par *Carnot*, mon maître,
Respectez-le, c'est le meilleur peut-être,
Le plus ardent des frères, des amis :
Pour ce cousin qu'il me soit donc permis
De réclamer : il faut que j'en réponde. . . .
— Allons, tais-toi, cousin de tout le monde,
Nous n'aimons pas ici les grands cousins,
Cousin des sots, des fripons, des catins,
De tes cousins je n'aime point la race,
Et de ces lieux je prétends qu'on te chasse. —
On mit aux voix, mais cette motion
Ne passa point, car la protection
D'un Directeur, vaut mieux qu'une épigramme.
Et Thuau fut *Thuau-myriagramme*.
Beaulieu se lève, et dit en bredouillant :
Fort-bien, messieurs, ce décret est prudent ;
Il faut savoir ménager la puissance. —
Puis *Harpula* (2) se mouche et recommence.
C'est *Serizy*.... (3) *de ses larmes de feux*
Soudain on voit se mouiller ses beaux yeux.
Oh ! son journal est plus beau qu'un poëme,
Dit mons *Maret*, il se vend bien, je l'aime.
Pour *Serizy* je ne connais qu'un nom,
Et je conclus pour *Serizy-Caton*.
Tout étonné d'avoir tant de mérite,
Maret se gonfle et s'applaudit ensuite :

(1) Le cousin Jacques.

(2) Nom que lui donnait Linguet.

(3) Signataire du royal pamphlet, intitulé : *l'Accusateur public*, et qui ne pleure jamais qu'en *larmes de feux*.

Et l'assemblée a souri gravement.
Suard voudrait *Serizy-le-brûlant*,
Et *Defermont Serizy-Suetone*.
Voilà *Boissy* qui se lève et qui tonne ;
Par un discours plein de sublimes traits,
Il entraîna les frères stupéfaits ;
Et célébrant de son héros les charmes,
Boissy conclut pour *Serizy-les-larmes*.
Bravo ! c'est çà, dit le *rond Saladin* :
L'avis passa. L'on nomma *Poncelin*.
On opinait pour *Poncelin-martyre*.
Sur son derrière on commençait à rire,
Quand tout-à-coup monsieur le président
Rappelle à l'ordre et se couvre à l'instant.
D'un grand soupir *Poncelin* fait l'hommage,
Car, de parler il n'eut pas le courage.
Mais *Lacretelle* était là près de lui,
Le consolant, partageant son ennui ;
Puis, il relut une fort longue lettre
Sur l'accident qui vînt le compromettre.
Il demandait pour cet abbé savant
Le nom bien doux de *Poncelin-décent*.
Mais l'assemblée était d'humeur badine
Et proclama *Poncelin-discipline*.
Le président prenant un air bénin,
Avec respect nomme *Cadroy-l'humain*.
D'un membre ingrat la pudeur offensée
Du mot *humain* parut un peu blessée.
Cadroy long-tems parle de ses vertus ;
On lui donna pour nom *Cadroy-Jesus* (1).

(1) C'est l'humain représentant qui a organisé à Lyon la Compagnie de Jesus. Pour encourager ses frères et amis, il leur disait

Hilarion pour *Jesus* toujours tendre
De se signer ne pouvait se défendre,
Et *Jolivet* plein de religion
Fit à *Cadroy* sa génuflexion.
On entendit au grand nom de *Rovere*
Les assistans qui murmuraient, *Glaciere*.
Chambon combat ces propos indiscrets,
Et *Thibaudeau* démentant ces forfaits
Du bon marquis nous vanta l'ame tendre.
Un grand murmure empêchait de l'entendre;
Et *Defermont*, par un amendement,
Fit adopter *Rovere - mouvement*.
Du doux *Rovere*, on passe à *Lariviere*.
—Oh ! celui-là, c'est un des bons, j'espère,
Disait *Maret*, regardant ses voisins.
Le grand *Henry*, digne de ses destins,
Tout pénétré de son rare mérite,
De ces surnoms et se choque et s'irrite.
Quel autre nom peut embellir le mien ?
Il est trop beau, vous ne trouverez rien,
Je vous le dis, qui lui soit comparable.
Il est trop grand.... Déjà son poids m'accable.
Chez les Césars je ne rencontre pas
De noms fameux dont je fasse assez cas

dans un discours, en présence de plus de 6000 personnes, vers le milieu de prairial, an 3. : « Braves Lyonnais, vous avez commencé » les grandes vengeances nationales, vous les completterez, nous » les organiserons, &c. &c. » Bravo ! bravo ! On le porta aux nues et les assassinats allèrent si bien, qu'à Lyon même, on trouvait que c'était trop. Hé bien, croirait-t-on que quelques mois après, le même Cadroy afficha à Lyon. Malheureux cannibales, vous voudriez m'envelopper dans vos criminelles vengeances, nous allons vous punir, &c. &c. C'est un bien grand homme que M. Cadroy !..

Pour l'ajouter à celui que je porte.
Quand ce grand homme eut parlé de la sorte,
Vers le tonneau chacun vole à l'instant
Et les débats et les cris vont croissant.
Mais lasse enfin d'écouter sans entendre
Les grands discours qu'on ne pouvait comprendre,
Notre assemblée, au bout de tout ce train,
Le baptisa *Lariviere-Pantin* (1).
On continue, et cette fois c'est *Mailhe*
Qu'on a nommé. *Rouge-Bourdon* travaille
A démontrer dans un discours sans fin
Que son héros n'était pas *jacobin*.
Le bon *Maret*, qui n'est pas une bête,
Leur observait, en se grattant la tête,
Qu'il connaissait un journal ancien
Où du grand *Mailhe*, on disait peu de bien,
Qu'il n'avait pas toujours été le même,
Et qu'il était un montagnard extrême (2).
Et voici *Mailhe*, essouflé comme un bœuf,
Qui s'excusa par un moyen tout neuf.
Il dit : *Maret*, tu ments à pleine gorge.
Cela n'est pas ; j'en jure par Saint-George.
Je fus toujours un brave *honnête-gent :*
Messieurs ! Croyez que le bon *Maret* ment,
Je fus toujours extrêmement sensible,
Je fus humain, comme il n'est pas possible.
Ainsi, messieurs, donnez-moi, s'il vous plaît,
Le nom charmant de *Mailhe-le-parfait*.
Hilarion, au discours du bon sire,
Ne put, dit-on, retenir un sourire

(1) C'est le Pantin que fait mouvoir Clichy à la tribune.
(2) Demandez à Lehardy.

Que la pitié fit sortir de son cœur.
Bref ; le grand *Mailhe* eut pour nom, *la Terreur.*
L'appel reprend : c'est Monsieur *Souriguère* (1).
On fait silence, et maître *Barallère*
Droit au tonneau s'élance avec fracas
Parlant si bien qu'il ne s'entendait pas,
Et des siflets oubliant l'harmonie
Il proposait ou *Molière* ou *Génie.*
A ce nom là, certain membre malin
Osa voter pour celui de *Cotin* ;
Suard-Guinée, aussitôt lui décoche
Sur le passé le plus fâcheux reproche ;
Et sans pitié pour cet homme de bien,
Il rappella *Bordeaux* et *Julien* (2).
De la *Terreur*, cette époque fameuse
A *Souriguère* était assez fâcheuse,
Il s'écriait lisez donc le *Miroir*,
Du repentir vous verrez le pouvoir.
Au grand Auteur du réveil si sublime,
Durand-Maillanne un bon conseil intime ;
» Sois un peu plus conséquent désormais,
» Et prends, dit-il, le nom de Bordelais ;
Mais vif et prompt l'Auteur de Célianne,
Fit remarquer au cher *Durand-Maillanne*,
Que si quelqu'un devait être discret,
Et des vieux tems étouffer le secret
Du grand *Collot*, c'était le secrétaire (3).
Durand reçut cet avis salutaire

(1) Sans-culotte l'an 2, honnête-gent l'an 5.
(2) Lors de la mission de Julien, commissaire du comité de salut public, M. de Souriguière était à Bordeaux son confident, son intime ; demandez à Tallien....
(3) Quand la convention jura si solemnellement la constitution

Sans dire mot ; s'esquivant du tonneau,
Il vient s'asseoir avec un air *peneau*.
Mais aussitôt, *Hilarion* le nomme :
Chacun sourit à *Durand le bon-homme*,
Et sans qu'il dit le moindre petit mot,
On lui donna pour nom *Durand-Collot*.
Hilarion reprend la décurie.
C'était *Boissy* ! voilà *Maret* qui crie :
Au grand *Boissy* quel nom donnerons-nous ?
De le nommer chaque frère est jaloux.
Les uns voulaient qu'il fût *Boissy-l'auguste*.
Boissy le grand, le *gros*, le *gras*, le *juste*,
Furent l'objet de trente motions.
Suard était pour *Boissy-Pensions* ;
Boissy-l'Orphée eut un succès passable :
Bion criait pour *Boissy-l'incroyable*.
Serisy veut qu'il soit *Boissy-l'Album* (1),
Saladin est pour *Boissy-maximum*.
Boissy-Caton contre *Boissy-cuisine*
Se balançait avec *Boissy-famine* (2).
Boissy-famine eut la priorité :
Bon ! dit *Maret*, il l'a bien mérité.
Du grand *Mercier*, enfin le tour arrive.
Mercier se lève, et tous les cœurs captive :
Il est assis sur les livres sans fin
Qui sont sortis de son cerveau divin.
A cet aspect *Maret* fait la grimace ;
Un souvenir qui jamais ne s'efface,

de 1793 ou la mort, sous la présidence de Collot, Durand-Maillanne était secrétaire ! ! !

(1) Boissy-d'Anglas est le seul que Serisy ait jugé digne de figurer sur son *Album*.

(2) On sait comme il sut approvisionner la république, lorsqu'il était chargé des subsistances en prairial de l'an 3.

Au bon libraire arrachant un sanglot,
Lui rappellait que maint et maint ballot
Tapisse encor le fonds de sa boutique :
De tant d'écrits la vapeur léthargique
Faisait bailler l'admirable congrès,
Lorsque *Bion* se leva tout exprès
Pour demander qu'il fût nommé *Voltaire*;
Et sa raison paraissait toute claire;
Ils ont chacun cent volumes au moins;
Pour m'appuyer faut-il d'autres témoins ?
Oh! dit *Maret*, l'un se vend bien, mais l'autre !....
Et mon avis n'est pas conforme au vôtre.
Hilarion, jaloux comme un auteur,
Propose alors *Mercier* le *radoteur*,
Mercier-Patente et *Mercier-Diogène*,
Mercier-Peinture auraient passé sans peine :
Quelqu'un voulait *Mercier-Bonnet-de-nuit*.
A cet avis chacun se réunit.
On appela le louangeur *Despaze* (1),
Il avait l'air d'un auteur en extase
Dont le regard humble et subordonné,
Du Luxembourg n'était point détourné.
On applaudit à son zèle civique,
Boissy lui veut pour sur-nom *satyrique*;
Mais du congrès ce titre fut l'effroi,
Et l'Assemblée adopta *Bonnefoi*.
Hilarion, en retournant la page
Sent la rougeur qui couvre son visage;
Le Revérend son nom appercevait;

(1) L'intrépide auteur des *cinq hommes*.

Il balbutie et prononce en effet
Ce nom si beau que lui-même il admire,
Et du tonneau soudain il se retire;
Quand de la gloire on est le favori,
On dit son nom et l'éloge est fini.
Tout aussitôt chaque membre s'empresse
A partager la commune tendresse;
Pour le digne homme on est si plein d'amour,
Que chacun veut le louer à son tour,
Rien n'aprochait de leur estime extrême
Que celle-là qu'il se donne à lui-même.
Tel, Alexandre enflé de sa valeur
Fut assez grand pour vanter sa grandeur;
Tel, ce héros de l'assemblée auguste
Peut s'admirer, sans crainte d'être injuste;
Et du Lycée au Parnasse volant,
Changer de ton sans cesser d'être grand.
De *Morellet*, la bavarde éloquence
D'*Hilarion* célèbre la science
Long-tems pérore et concluant enfin,
Pour son héros offre *Saint-Augustin* (1).

(1) Un bon prêtre, c'est-à-dire un capucin insermenté, en lisant le dernier ouvrage de M. de la Harpe, s'écriait : Quel saint homme ! On voit bien qu'il n'aime pas cette secte infâme qui s'appelle *des philosophes*. Le connaissez-vous, me demanda le bon prêtre ? J'en connais plusieurs, lui dis-je : Il y a Delaharpe philosophe, Delaharpe *Mercure*, Delaharpe *Bonnet-Rouge* et Delaharpe *Capuchon*. Tous ces Delaharpe-là ne se ressemblent que par un côté, qui est l'orgueil. --- Expliquez-vous de grace, me dit le prêtre romain; cela me paraît plus étonnant que notre sainte trinité ! ! --- Lorsque Voltaire vivait, il y eut un Delaharpe, qui fut son disciple zélé. En 1791, un Delaharpe rédigeait la partie littéraire du Mercure; alors, il était aussi exclusif en patriotisme, qu'en bel-esprit. En 1793, un Delaharpe s'affubla du bonnet rouge et emboucha la trompette sans-culotique, pour composer l'ode la plus révolutionnaire qui ait paru. Il étoit tellement *au pas*; que le comité de salut public ordonna l'impression

Cet avis eut la faveur singulière,
D'être applaudi pendant une heure entière;
Le Revérend épris d'un nom si beau
Fait trois saluts, et revole au tonneau.
Le tems qui fuit d'une aîle trop rapide
Sur le restant fit qu'on fut moins rigide :
Pour le *Cousin* l'on mit *Porte-Coton*,
Leger surpris s'acole avec *Chanson*.
Gorsas-Grondeur devint *Gorsas-Chemise*,
Bêty-Feuillant, et *Jolivet-Sottise*,
Chambon-Fort-Jean avec *Aubry-Louvois*,
Sont adoptés d'une commune voix ;
Perlet-Mensonge, et *Saladin-Brochure* ;
Ferlus - Cotin, *Maret - Maculature*.
Pour *Défermont* on adopta *Midas* (1),
Et pour *Bion* on conserva *Bias*.
Notre assemblée alors très-satisfaite
Au président laissa pour nom, *Sonnette*,
Et s'ajourna pour le surlendemain.
La porte s'ouvre et les frères soudain
Vont assister à la brillante fête
Qu'on doit donner chez *Benezech* l'honnête.
Au chant prochain je vous dirai comment
Tout se passa chez notre Festoyant.

de l'ode, *au nombre de 25 millions d'exemplaires*. En 1795, il y a un Delaharpe, royaliste, dévot, qui fait des livres, comme vous en avez lu . . . Eh bien, monsieur, ces Delaharpe si différens, sont la même personne ; et tous ces changemens de système, de style et de grimace, n'ont pour but que le rang et *le profit* de législateur. Le capucin se retira, se frappant la poitrine!!!

(1) Est-ce en finances ? . . . Mais vouloir qu'un petit avocat soit un grand financier, d'honneur c'est trop exiger.

De l'Imprimerie de R. VATAR,
Rue de l'Université, N°. 139 ou 926.

N°. II.

LES CANDIDATS

CHEZ BENEZECH;

OU

LES GRANDS HOMMES

DE L'AN CINQ,

PAR le cousin-LUC, petit-frère du GRAND-cousin-JACQUES.

Ridiculum acri . . .

A PARIS,

De l'Imprimerie de R. VATAR, rue de l'Université, N°. 139 ou 926.

AN V DE LA RÉPUBLIQUE.

CHANT SECOND.

Petites réflexions sur le grand festoyant. — Grande colère des rentiers. — Description du palais de la vengeance. — Arrivée des rentiers auprès de la déesse; elle leur accorde un Farfadet *chargé d'exécuter ses ordres.*

Entrée des convives dans le salon de M. Benezech. *Terrible combat entre les dîneurs. — Poëme sur le voyage du grand ministre dans la Belgique. — Epouvantables métamorphoses de tous les dîneurs en bêtes . . . . et mille autres choses* incroyables ! ! ! !

Qu'un bon repas est une bonne chose !
Heureux sont ceux à qui l'on en propose ;
Et plus heureux celui qui peut souvent
A ses amis offrir ce doux présent.
Il en est bien des hommes que l'on cite
Dont la cuisine a fait tout le mérite,
Et qui seraient honnis du monde entier
Sans le savoir d'un fameux cuisinier.
Un sot ministre, un ignorant légiste
Sont applaudis du plus sot journaliste :
Cent mille voix proclament en tous lieux
Leur grand savoir, les comparent aux Dieux,
Et tout cela n'est dû qu'à leur cuisine.
Or, je voudrais, plein de cette doctrine,

Qu'au Panthéon l'on mît avec respect
Le cuisinier de monsieur *Benezech*.
Quand vous saurez combien cet homme rare
Habilement un festin vous prépare,
Quand vous saurez par combien de talens
Il sait flatter le palais des gourmands,
Vous comprendrez comment il est notoire
Que *Benezech* sera du directoire,
Comment aussi tant d'honnêtes messieurs
Au festoyant prodiguent des honneurs.

A son zénith, l'astre qui nous éclaire
A répandu ses torrents de lumière,
Que le ministre au milieu de sa cour
Ne savait pas s'il avait été jour.
Mais la paresse épuise envain ses forces,
Il a bravé ses perfides amorces ;
Elle n'a point de pouvoir sur son cœur :
Il fuit sa voix et sa molle douceur.
Déjà vers lui les destins de la France
Sont revenus se confondre en silence....
Dans son sommeil ils fuyaient éperdus,
Et les voilà qui sont tous revenus.
Dieu des Français, que tes faveurs sont grandes!
Tant de bienfaits surpassent nos demandes.
Un grand ministre est assez vertueux
Pour réunir à lui seul tous les vœux ;
Du prétendant qui veut régner en France
Il s'est acquis toute la confiance,
Et non content de ses rares faveurs
Il est encore l'ami des directeurs. (1)

(1) Quand on a lu les pièces de la conspiration royale, on se demande comment les ministres de Louis XVIII, et sur-tout celui qui était

Homme étonnant, sauveur de ma patrie !
Je me prosterne aux pieds de ton génie :
O mes amis ! donnez des bons repas,
Et vous aurez ces brillans résultats.

Pour célébrer d'une manière unique
Le voyageur héros de la Belgique,
On arrêta ce festin, ces concerts,
Que j'entreprends de chanter dans mes vers.
Heureux amis d'un ministre si rare,
O vous pour qui ce festin se préprare,
Que votre sort éveille de jaloux !
Que de rentiers voudraient ainsi que vous
En remplissant leur étroite bedaine,
Vous épargner une si douce peine !
Hélas ! envain par un décret urgent
On leur promet enfin un peu d'argent :
De *Benezech* les fêtes, les programmes,
Le grand voyage et les myriagrammes,
Les millions qu'on donne sans compter
Par des décrets qu'on fait sans discuter ; (1)
Oui, tout cela, la chose est trop commune,
S'acquite bien, et plutôt deux fois qu'une.

désigné sans modifications, conservent toute la confiance du directoire. . . . . Mais l'étonnement cesse quand on pense à l'influence de Carnot et à ses liaisons intimes avec les honnêtes-gens de Clichy. La saine portion des gouvernants ne tardera pas sans doute à ouvrir les yeux sur les menées de cet homme et de ses ministres.

(1) Les gens qui sont encore assez *bons* pour croire que l'on doit rendre des comptes, se sont un peu scandalisés en voyant que l'on décrète des millions pour les ministres, sans jamais s'informer de ce que sont devenus ceux qu'ils avaient reçu auparavant. Il faut les laisser dire : ces gens-là sont bien de la province. --- Apprenez qu'en temps de guerre on ne compte pas.

Mais les rentiers, ah ! C'est pour badiner ;
Ces hommes-là donnent-ils à dîner ?...
De *Benezech* l'intéressante épouse,
De le servir en tout temps très-jalouse,
A préparé les billets enchantés
Où l'on prévient les nombreux invités.
Deux cents laquais ont ordre de remettre
A chacun d'eux cette pressante lettre,
Où, dans un style aussi beau que sa main,
Elle leur dit : Je vous attends demain.

Mais la discorde active et toujours prête,
Vole par-tout, et dans tous lieux répète
Que, sans égard pour tant de malheureux,
Chez le ministre, en un festin nombreux,
Deux cents messieurs, les plus gourmands de France,
A nos dépens, vont se remplir la panse.
Mille rentiers, au seul nom de festin
Sentent doubler et leur rage et leur faim.
Ils vont en foule évoquant la furie,
Criant vengeance, et maudissant la vie ;
Et la discorde, attisant leur fureur,
Les va conduire au palais de sa sœur.

-- Vers les tombeaux où le dieu des tempêtes,
Humainement vint déterrer des têtes (1)
Pour les offrir aux regards furieux
Des assassins qu'il animait des yeux,
Un souterrain d'infernale structure
Cache un vieux temple à toute la nature.

(1) Tout le monde connaît le beau mouvement d'éloquence de monsieur Isnard qui trouvant qu'on ne tuait pas assez de *jacobins* dans le Midi, déterrait les os des morts pour faire exterminer les vivans.

Pour arriver à ce temple effrayant,
Il faut marcher dans le sang tout fumant,....
Il faut fermer son cœur à la clémence,....
C'est en ce lieu que règne la vengeance !!!
En arrivant dans ce séjour affreux,
Un monstre horrible épouvante les yeux.
C'est la déesse . . à forme colossale,
Au front d'airain, à la voix infernale,
Au corps de tigre, à la tête de roi,
Au cœur de prêtre, au regard de *Cadroy*.
Pour ses appuis, elle a l'hypocrisie,
L'ambition avec la jalousie.
L'autel lui sert toujours de marche-pieds,
Le fanatisme élève ses trépieds.
C'est-là qu'il vient immoler ses victimes . . .
Là qu'il absout ou commande les crimes....
Mais tout-à-coup j'apperçois les rentiers,
Aux nez pointus, aux corps irréguliers.
De la déesse ils implorent la rage
Contre un festin où le ministre engage
Les ennemis qui creusent leur tombeau.
Un vilain rire, à leur aspect nouveau,
Enlaidissait notre horrible déesse.
A nos rentiers elle fit la promesse
De les venger d'un mépris offensant.
Son *Farfadet* reçoit l'ordre à l'instant
De se porter sur le lieu de la scène,
Et sur ses pas, lecteurs, je vous ramène.
Aurait-on cru qu'elle se fut permis
De maltraiter ses fidèles amis? . . . .

Dans le palais de notre grand ministre
Tout était prêt, et déjà plus d'un cuistre,

Piqueur d'assiette et flaireur de repas
Est-là, malgré qu'on ne l'attendît pas.
On vient en foule, et bientôt dans la salle,
Sur les coussins où la beauté s'étale,
On médisait, raisonnait, ricannait,
Et le voisin du voisin se moquait.
Déjà la joie animait les convives . . . .
Là, de *Maret* les graces tant naïves
Doublent l'attrait d'un bel acoutrement:
Il est paré comme un saint-Sacrement,
Et vingt saluts qu'il fait avec adresse
Font admirer sa noble gentillesse.
Bion le suit: un toupet rabattu
Est surmonté de son chapeau pointu.
Il avait pris son bel habit canelle.
On apperçoit monsieur de *Lacretelle*,
Se rengorgeant d'un air très-satisfait
Et racontant le marché qu'il a fait (1) . . . .
Dans un grand cercle on rangea les convives.
Près des deux sœurs (2) dont les graces naïves

(1) Monsieur de Lacretelle-orgueil qui fait de si jolis articles dans l'honnête journal de monsieur Suard, avait dirigé son ire patriotique contre les cispadans et les transpadans. C'en était fait des républiques d'Italie, car monsieur de Lacretelle-Orgueil avait prononcé qu'elles ne tiendraient pas. Mais les envoyés d'Italie ayant proposé au logicien Lacretelle un petit dilême à résoudre, il n'a pas été longtemps embarrassé pour sa conclusion.

Ou cent coups de bâton et l'article paraîtra, ou cinquante louis et l'article ne paraîtra pas. Tel est le dilême proposé.

Il y a eu éclipse totale entre la vertu de monsieur de Lacretelle et les cinquante louis. Il a plié l'argent dans le manuscrit, et plein d'un sublime enthousiasme, il a sacrifié sur l'autel de Plutus le plus beau fleuron de sa couronne. On dit pourtant qu'en bon logicien, et pour accorder les intérêts du parti avec ceux de sa bourse, il n'a point imprimé son article, à la vérité, mais en a laissé paraître d'annonymes dans ledit journal où, comme par hazard, s'était transfusé son esprit.

(2) Mesdemoiselles de *Benezech*.

De l'univers fixent tous les regards,
On a placé tous ceux que les égards
Et la faveur rendent plus nécessaires.
Là, *Duplantier* aux gentilles manières,
L'ami *Dupont*, *Portalis* le loyal,
Sont à côté de *Jourdan* le royal.
Dumont-Marat, par mille tours d'adresse,
Cherche à leur plaire et leur parle sans cesse.
Bourdon-le-Rouge est placé vis-à-vis,
Renchérissant toujours sur leurs avis.
De *Dumolard* la parure jolie
Fixe un instant toute la compagnie :
D'un satin blanc il avait un habit
Où l'on avait artistement écrit
De ses discours la plus belle antithèse.
Telle autrefois s'imprimait une thèse,
Pour conserver à la postérité
D'un jeune clerc la docte habileté.
Sur son gilet d'une étoffe assez brune,
On avait peint une grande tribune.
Tel un amant rappelle en tous les lieux
Les traits chéris de l'objet de ses feux,
Tel *Dumolard*, plein d'une ardente flamme,
A la tribune a dévoué son ame.
Hilarion avec tout son orgueil
Vient recouvert d'un long habit de deuil.
De ses péchés il faisait pénitence.
Hélas ! malgré sa belle conscience.
Le révérend, pour être député,
Ecrit toujours, frappe de tout côté.
Monsieur *Cochon* a mis sous sa jaquette
Le grand *Phœnix*, l'étonnante cassette.

C'est-là qu'il tient enfermé prudemment
De grands complots un grand assortiment.
Quatre tiroirs contiennent deux cents listes,
Où sont inscrits ces vilains terroristes.
Un tout petit n'est rempli qu'à demi
Pour les agens de son royal ami . . .
Braves amis, dont la fureur royale
Sur vingt journaux chaque matin s'étale,
De la cassette apprenez les secrets,
Soyez prudens et sur-tout plus discrets.
Un beau matin on pourrait bien vous prendre,
Dans un complot doucement vous comprendre,
Puis, annonçant, comme on le fait toujours,
Que l'on était instruit *depuis deux jours*,
Vous envoyer d'une prompte manière
Pour divertir un *conseil militaire*.
Il vaut bien mieux, croyez-moi, mes amis,
Sous cent cochons vivre heureux et soumis,
Que de se voir pour l'animal immonde
Si tristement conduire en l'autre monde.
Voici venir l'admirable *Doulcet* :
Qu'il a l'air doux ! . . . Auprès de *Pastoret*
Que j'ai de joie à voir le bon *Rovère* !
De *Lemerer* que l'attitude est fière !
Jeune *Langlois*, près du moine *Gallais*,
Que j'aime à voir vos desirs satisfaits !
Quel est ce bruit ? et qui vois-je paraître ?
Chut : taisons-nous, c'est *Carnot* notre maître . .
En moins d'un heure, ils sont tous arrivés,
Et les bons mots de pointes relevés,
Faisaient déjà rire la compagnie,
Quand la *vengeance* arrive avec *l'envie* :

Au milieu d'eux, en soufflant leurs venins ;
Elles ont mis les superbes dédains,
Les quolibets, l'épigramme piquante.
Chacun se toise, et la morgue insolente
Des députés qui députés restaient,
Faisait jurer les membres qui sortaient.
Déjà *Bion* dit à *Boissy-famine*,
Du gros *Monsieur* vas faire la cuisine.
Enfin, mon cher, le sort en est jetté,
Tu n'es plus rien, pas même député.
Tout furieux, *Boissy* se lève et crache,
O grand *Merlin* ! sur ta belle moustache.
Ainsi voulait la Discorde en fureur,
D'un si beau jour faire un jour plein d'horreur.
Elle a jetté ses brandons redoutables :
Qui décrira leurs effets exécrables ?
O grand Homère, en traçant les combats
Où l'on voyait les grenouilles, les rats
Si bravement se jetter sur l'arène,
Tu n'avais pas la moitié de ma peine.
Déjà je vois le terrible *Merlin*
Qui d'un fauteuil avait armé sa main,
Et sur *Boissy* s'avançant par derrière,
Sans *Portalis* il l'eût mis en poussière.
Boissy riposte avec un grand soufflet
Qui fut reçu par le pauvre *Maret*.
Paix, dit *Bion*, terroristes infâmes, (1)
Soyez humains par respect pour ces dames.

(1) Nous allons citer un trait de *bonhomie* de l'admirable Bion, qui lui fera pardonner cette exclamation un peu indiscrette :
Un orateur plein d'une juste indignation disait : « Il semble que

Envain *Bion* employait son savoir :
De la discorde il accroît le pouvoir.
Chacun prend part à l'affreuse querelle,
Et les toupets s'arrachent de plus belle.
De vingt beautés les perruques en l'air
Mettent vingt fronts ridés à découvert.
Les tabourets, les fauteuils et les glaces,
En mille éclats se brisent sur les faces,
Et le portier accourant à ce bruit,
A coup de fouet est bientôt éconduit.
Le sang qui coule et qui rougit la terre,
Ne fait encor qu'augmenter leur colère.
Sur *Siméon* le terrible *Langlois*
Frappe et reçoit mille coups à la fois.
De *Poncelin* le malheureux derrière
Va recevoir la rude étrivière,
Et Dom *Gallais* mourant sous le bâton,
A *Serisy* demande envain pardon.
Le grand *Laharpe* avec *Bourdon-le-rouge*,
Se déchiraient pour un vieux bonnet rouge. (1)

» les membres de cette assemblée (de la convention) ont oublié le » respect qu'ils se doivent à eux-mêmes » ?

Tout-à-coup Bion, qui se lève et s'assied avec une inconcevable rapidité, s'élance de sa place et dit : « Râppelle à l'ordre, président, » je ne l'ai pas oublié, moi ». !!!! O Démosthènes !!! . . .

(1) L'on doit connaître la grande séance du Lycée où la tête du révérend père Hilarion fut embellie par un charmant bonnet rouge. En ce temps-là le 9 thermidor était arrivé, et les *honnêtes-gens* n'étaient plus obligés, *de par la guillotine*, d'applaudir à *l'abomination* de la *désolation*. --- On vit pourtant notre saint apôtre, Paul Hilarion qui, plein d'une sainte ferveur pour la sainte Egalité, fit un discours si rempli de belles choses, que dans un transport tout sans-culotique, on posa sur sa tête le superbe bonnet. O Marat ! O su-

De Dumolard en accrochant l'habit ,
Le grand *Suard* le déchire et lui dit :
Maudit bavard , avaleur de tribune ,
Je veux couper cette langue importune . . . .
C'en était fait , Dumolard était mort ;
Cretot-sonnette oppose à ce transport
L'urgent secours de sa voix, de son geste :
Il va tomber sur *Suard* qu'il déteste
Sans le plus dur de tous les accidents ,
Qui suspendit l'effort des combattans :
Un gros bâton lancé contre une tête ,
Vint , par malheur , tomber sur la cassette . . .
En mille éclats on la voit se briser. . . . .
Cochon frémit et ne peut déguiser
L'affreuse peur qui le trouble et l'agite,
A recueillir les débris , il s'excite ;
Mais *Dumolard* qui veut toujours parler ,
Les grands secrets va bientôt révéler ;
Et le voilà qui s'empare des listes ,
Listes de mort contre les terroristes ,
Chacun écoute , et suspend le combat ,
Et l'orateur dit avec apparat :
» Liste de ceux dont on se sert encore. . . .
» L'ambition qui toujours les dévore ,
» Quand ils verront que l'on ne veut plus d'eux ,
» Pourrait un jour les rendre dangereux ;
» Il faudra bien alors , pour s'en défaire ,
» Les envoyer au conseil militaire ,

blime transport ! « Il est trop chaud , dit Laharpe , son feu divin » me brûle » , et prenant le bonnet, il le posa d'une main tremblante et respectueuse sur le buste de Marat ! ! ! . . .

» Les accusant de conspiration ,
» A *moutonner* pour cette occasion. »
On allait lire , et la liste terrible
Faisait trembler *Rovère* le sensible ,
Quand un laquais venant les déranger ,
Les fit passer dans la salle à manger.
O des gourmets déesse réverée ,
Trace mes vers de ta main adorée ;
De ce festin crayonnons les attraits :
Festins des dieux , vous n'êtes rien auprès.
Deux cents couverts placés sur chaque face ,
De nos dîneurs ont désigné la place ;
Monsieur Lagarde , avec empressement ,
Veut qu'on décrète un utile serment. . . .
Des cuisiniers qui régalent la France ,
Il faut , dit-il , redouter l'ignorance ,
Et je propose , en dépit des rentiers ,
Serment de haine aux mauvais cuisiniers ;
Soudain *Camus* , bien que jurant de reste ,
Sur le serment s'époumone et proteste ,
Et se hissant sur un grand tabouret ,
Il s'enflammait , quand notre ami *Maret* ,
Plus empressé de manger que d'entendre ,
Porte un avis auquel on va se rendre ;
Pour éviter la contestation ,
On ne fait plus qu'une *invitation* ;
Il faut savoir user ainsi de ruse ,
De la faiblesse elle est la grande excuse :
De ce serment *Maret* avait grand peur ,
Car vous saurez que son vieux confesseur
Lui défendit par ordre évangélique ,
De rien jurer pendant la république.

A peine est-on vers les tables assis ,
Que l'un d'entreux veut qu'il lui soit permis
De réciter un poëme héroïque ,
Sur *Benezech* parcourant la Belgique :
Au titre seul soudain on applaudit ,
L'auteur s'avance , on se tait, il rougit;
Il est debout pour que chacun le voie :
C'était *Fonvieille* , et la commune joie
Remplit les cœurs du plus charmant espoir ;
Du grand *Fonvieille* , on connaît le savoir ;
Il tousse , il crache , il boit , et puis commence :
Or , écoutez , cher lecteur , en silence.

» Je chante ce voyage unique
» Que le Ministre *Benezech*
» Vient de faire dans la Belgique ,
» Où mille tributs de respect
» Donnés à notre république ,
» Nous ont prouvé par plus d'un fait,
» Malgré les dévots et leur clique ,
» Que l'on nous aime tout-à-fait.
» O toi , dont la vaste écritoire
» Contient de l'encre toute noire ,
» Pour retracer à nos neveux
» Des Français , la terrible histoire ,
» *Fantin* , auteur ingénieux ,
» Tu peindras ce voyage heureux
» Où le ministre que j'encense ,
» Fit adorer la prévoyance
» De notre bon gouvernement ,
» Et le désintéressement
» Des hommes que la providence
» Y mit pour le contentement

» Du français heureux et puissant.
» Le sublime Apollon m'inspire
» C'est lui qui dicte tous mes vers ;
» Je vais apprendre à l'univers
» Le patriotique délire
» Qui, dans *Bruxelles*, dans *Anvers*
» S'annonça par de beaux concerts
» Où *Benezech* daigna sourire ; (1)
» Je raconterai les succès
» Qui couronnèrent ce voyage
» Où l'on chanta selon l'usage
» Dans des fêtes qu'on fit exprès,
» Malgré la morgue tant sinistre
» Des prêtres noirs et des laquais,
» *Vive la France et son Ministre* (2)
» Et vous verrez enfin comment
» Cet homme toujours étonnant,
» Pour couronner ce grand ouvrage
» Où la Belgique et ses destins
» Sont garantis de tout orage,

(1) Dans le bon tems, c'est-à-dire, sous *Louis XVI d'assassinée mémoire* ; lorsque sa majesté faisait à son bon peuple l'honneur de le regarder, le bon peuple applaudissait, s'égosillait à crier vive le roi, et la gazette annonçait pompeusement que sa majesté avait daigné sourire.

Les nouvelles politiques ont raconté à peu-près dans ce style l'accueil que reçut le Ministre, du bon peuple de Bruxelles. Il daigna aller à la comédie, où l'on cria, *vive la France et son Ministre* ; et Suard dit très-politiquement dans ses nouvelles très-politiques, que le Ministre *a daigné sourire*.

(2) Si nous n'étions pas persuadés que la devise sur laquelle on grava *vive la France et son Ministre* a été payée par Benezech, nous serions aussi étonnés de la bassesse du peuple qui la souffert,

» A supprimé trois *Jacobins* .... (1). «

. . . . . .

. . . . . .

On applaudit à l'auteur admirable
Qui fut toujours en tout inimitable,
Et le ministre invite en rougissant
Notre Pindare à suspendre ce chant:
Car sa pudeur, sa modestie étrange
Ne souffrent pas qu'on chante sa louange.
Mais la discorde et ses affreux serpens,
Leur préparait d'autres événemens.
Le grand Cousin allait sur sa musette,
Innocemment chanter la chansonette,
Où célébrant son ministre parfait,
Il le peignait *comme ça* trait pour trait;
Hélas! bientôt le grand fils de la lune
Va payer cher sa gloire et sa fortune.
Mon cœur frémit et se glace d'effroi,
O Dieu des vers, Homère! inspire moi.
De ta *Circé*, de ses métamorphoses
Tu nous contas de bien terribles choses!
Mais tout cela ne peut se comparer
A l'accident qui va nous arriver.
De sa baguette, instrument redoutable,
Le *Farfadet* frappe trois fois la table

que de la bétise du Ministre qui en rend compte si modestement. (*Voyez le Rédacteur.*)

(1) Il fit plus ; il dépensa un million pour faire nommer des montagnards par les Belges. M. Langlois dix août se fache très-sérieusement contre ce million et menace déjà Benezech de la colère des 40 journaux. Si cela dure, nous serons obligés de brûler ce chant, car nous tenons à honneur de n'être pas de l'avis des 40 journaux.

Et tous ces mets apprêtés avec soin
Sont devenus de l'avoine et du foin.
O mon lecteur ! ceci n'est rien encore ;
Ce Farfadet qu'un fiel malin dévore
Des conviés transforme en un instant,
La forme humaine en animal vivant.
O Dieux des Dieux ! vengeance épouvantable !
O des Rentiers désespoir redoutable !
Peindrai-je ici sous leurs aspects nouveaux
Nos invités changés en animaux ?
Le cœur me manque.... et ma plume débile,
Entre mes doigts va rester immobile...
Oh oui, ces Dieux sont des avilisseurs,
Et pis encore.... ils sont conspirateurs.

Déjà *Cochon* en se vautrant par terre,
Est très-cochon de nom et de manière.
Le grand *Carnot* sous la peau d'un *chat gris*,
Est devenu l'effroi de ses amis.
Ce gros *dindon* qui se gonfle et s'admire,
Le croirez-vous ? c'est *Laharpe* en délire.
Et ce *canard*, à l'éminente voix,
Chante aussi bien qu'*Isidore Langlois*.
Voyez là bas cette *écrevisse* noire ;
C'est *Rœderer*, au chemin de la gloire.
Du *tygre* affreux la meurtrière dent
Vous fait frémir : . . Son œil étincelant
Cherche par-tout de nombreuses victimes :
Reconnoissez *Cadroy* l'agent des crimes.
Mais, en fuyant cet affreux animal,
Gardez-vous bien de rencontrer plus mal . . .
Retirez-vous, l'*hyène* et la *panthère*,
Cachent les corps d'*Isnard* et de *Rovère* ;

Ils sont toujours prêts à tout dévorer,
Il faut du sang pour les désaltérer.
Ah ! fuyons loin de ces monstres horribles
Et redoutons leurs vengeances terribles . . .
Amusons-nous du *singe* que voici ;
Bias-Bion se reconnaît ici.
Voyez plus loin cette *poule* coquette,
Qui sans penser, toujours, toujours caquette.
Ah ! *Dumolard*, c'est aussi par trop peu ;
Devenir *poule !* Il est méchant le Dieu.
Un *paon* énorme, étalant son plumage,
Croit qu'on l'admire et s'aime davantage.
O grand *Boissy !* soyez donc conséquent,
On vous connaît sous ce déguisement :
Ne pouvez-vous, même devenu bête,
Cacher l'orgueil qui vous tourne la tête ?
En *épervier*, on reconnaît *Aubry*.
Ce *perroquet* à l'étourdissant cri
Annonce assez l'éloquent *Larivière*.
Un vieux *renard* à la rude crinière,
A sur son front le nom de *Thibaudeau ;*
Et *Portalis*, caché sous un *agneau*,
Paraît si doux que tout le monde l'aime.
Mais je l'observe avec un soin extrême ;
Et sous sa langue, où je vois plusieurs plis,
Il a caché trois grandes fleurs de lys.
Ah ! redoutez cette affreuse *vipère*,
Au dard mortel, à la dent meurtrière.
Son corps livide en replis tortueux,
De *Jolivet* tient le nom affreux.
Ce gros *crapaud* dont la gueule s'entrouvre,
Cache *Dumont* sous la peau qui le couvre ;

Et près de lui dans ce joli *Corbeau*
Je vois le grand, le sublime *Thuau.*
Un vieux *mulet* couvre l'ame obstinée
De *Lanjuinais* pape de la Vendée,
Et *Defermont*, logé dans un *vautour*,
Vole au trésor, objet de son amour.
Le gros *Mercier*, devenu grosse *mouche*,
En piquant tout, salit tout ce qu'il touche.
Un *cancre à pince* offrait *Camus-serment*
Que les rentiers aiment si tendrement.
Près d'un *roquet*, une *grenouille* enflée,
Et qui paraît dans sa peine essoufflée.
De *Lacretelle* et du grand *Sérizi*
Peint assez bien l'ambitieux souci.
Hélas ! envain marche-t-on sur la voie
Qui rend célèbre, et *Pelet* dans une *oie*
Nous prouve assez que la célébrité
N'est pas d'accord avec l'habileté.
Examinez cette grosse *poularde*
Qui se rengorge afin qu'on la regarde,
Cachez-vous donc, brave *Durand-Collot*,
Les cuisiniers pourraient vous mettre au pot.
Voyez ce *bouc* et ce petit *insecte*,
Se débattant dans une boüe infecte,
Vous connaîtrez le prêtre *Poncelin*,
Tournant le cul à son petit *Jardin.* (1)

(1) Le pauvre abbé Poncelin ayant été fessé assez inhumainement pour les sottises d'un jeune enfant de 18 ans, qu'il avoit pris pour coopérer à son œuvre, et craignant qu'on ne réitérât sur son cul la punition des singeries du jeune écolier, a chassé le petit Jardin; celui-ci qui se croit déjà grand garçon, a dé-

Oh ! le beau *geay* , quelle agréable bête !
Il veut parler : je suis *Mailhe* l'honnête ,
Répond le *geay* charmé de son savoir.
Hélas ! bientôt je serai sans pouvoir ;
Ainsi le veut le sort toujours bisarre. (1)
Dans cette *huppe* , animal assez rare ,
Est *don-Galais* . . . Dans cet affreux *serpent*
Rouge-Bourdon se connaît aisément.
Si je voulais vous peindre chaque bête ,
Oh ! j'en aurais pour vous fendre la tête :
Jourdan est *hdyre* , et *Riche* est *étourneau* , (2)
aret est *âne* , et *Saladin* est *veau* ;

claré au public sa haine contre l'abbé fouetté , et les voilà brouillés. . . . . .

» Laissons disputer les méchants ,
» C'est un repos du moins pour les honnêtes gens.

(1) On dit que le jour où le sort cruel expulsa notre ami Mailhe du corps législatif , l'on entendait dans la rue qu'il habite les sanglots que ce malheureux événement lui arrachait.

(2) Ce Riche est un des rédacteurs de la quotidienne. C'est un gros garçon tout pénétré de son rare mérite. Il est très-persuadé que c'est la quotidienne qui règle les destins de la France. Aussi a-t-il l'air du ministre Vergennes.

Un homme assez obscur nommé Michaud signe cette feuille : mais il est incapable de rédaction et n'est que *prête-nom*. C'est un ci-devant frère *carme*.

Ce journal sert plus les jacobins que ne croit monsieur Riche-Vergennes. C'est pourquoi le jacobin-catholique-apostolique Laharpe l'aime si passionnément , qu'il en a fait son égoût déclamatoire. Hilarion attaque dans cette feuille Rœdérer si rudement , qu'il lui dit du haut de son trône apostolique , qu'il lui a livré un combat décisif. Rœdérer est bien hardi de se mesurer avec l'abbé Laharpe qui ne porte que des coups décisifs depuis qu'il a quitté le bonnet rouge pour prendre le bonnet quarré , car vous saurez qu'il dit la

Dupont lezard siffle *Chambon sang-sue*
Et *Perlet aigle* (1) insulte *Beaulieu-grue* ;
Monsieur *Delville* était *caméléon*,
Dans un gros *loup* mugissait *Siméon* ;
L'ami *Suard* dans une *tarentule*
Pique par-tout et mord tout sans scrupule :
Dans un *scorpion* (2) est l'aimable *Doulcet*,
Un *hanneton* renferme *Pastoret* . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Jeunes beautés, aimables précieuses,
Dans ces malheurs, vous fûtes plus heureuses :
Vous qui savez enchaîner tous les cœurs,
A nos regards vous devîntes des fleurs ;
Et le plaisir qui suit par-tout vos traces,
Le tendre amour et les naïves graces,
Étaient d'avis en voyant vos appas,
Qu'en cet état vous ne changeâtes pas.
Aimables fleurs, ô vous, de la nature
Le plus beau don, la plus belle parure,
Que faisiez-vous dans ce grand tourbillon ?
En vous voyant je devins papillon.
C'est sur le sein de la plus belle rose
Que, plein d'amour je vole et me repose :
Là, contemplant ces cruels accidens,
J'en décrivis tous les événemens...

messe. Il n'est pas étonnant au reste que ses coups soient décisifs et mortels, car les prêtres savent tuer leurs ennemis très-décisivement.

(1) Oh ! c'est une dérision. Tout le monde sait que ce pauvre diable sait tout au plus compter les abonnés du journal qu'il signe.

(2) On sait que tout le venin du scorpion est dans sa queue.

Hélas ! . . . Fuyez, roses, plaisirs tranquilles,
Le plus affreux de tous les *crododilles*
Auprès de vous se traîne avec lenteur :
Sa gueule s'ouvre . . . Ah ! craignez sa fureur.
Vers le baudet je le vois qui s'avance :
Ah ! c'en est fait, *Maret* est sans défense !
Il va croquer le cher aliboron !
Pauvre *Maret* ! trop innocent ânon !
Le monstre affreux te tenait sous sa patte,
Il t'avalait, ta grosse voix éclatte
En cris aigus, en affreux hurlemens :
La garde accourt à ces bruits étonnants.
Oh ! mes amis, jugez de sa surprise ! . . .
Cet animal très-fort la scandalise ;
Sur le glouton, malgré tout son respect,
Elle lisait le nom de *Benezech*.
Chaque soldat voyant ce fait notoire,
Il se signait, il ne pouvoit le croire ;
Et l'on allait, de par le caporal,
Chasser au loin, tuer chaque animal,
Quand, par bonheur, le *perroquet* leur crie :
Braves soldats, arrêtez, je vous prie ;
Ne tuez pas les bêtes que voici,
Je veux avant vous expliquer ceci :
Apprenez donc, mes amis, que nous sommes
Sous ces dehors, presque tous des grands hommes,
De ce pays les plus grands orateurs,
Et sur tous points, les plus rares docteurs.
Que dites-vous, insolente *perruche* ?
J'y vois très-clair et ne suis pas si cruche.
Hélas ! mon cher, reprend le *perroquet*,
Du sort affreux, tel est l'injuste arrêt.

Que de héros que l'univers adore,
Bien plus que nous, sont animaux encore !
Et que souvent des ânes en pouvoir,
Sont réputés pour leur rare savoir !
Le caporal qui n'entend pas grand'chose
A ces propos de l'animal qui cause,
Et redoutant les animaux puissants,
Les fait loger en des lieux différents.
Le *perroquet* et la gent emplumée,
Au même instant volent par la croisée :
Fuyant au loin dans leur terrible peur,
Ils sont saisis par un vieil oiseleur,
Qui tout charmé de leurs jolis ramages,
Très-promptement les loge dans des cages.
De vers Paris il les apportera,
Et rit déjà du prix qu'il en aura.....
Mais, je suis *las*, et m'endors sur mes roses :
Un autre chant vous dira d'autres choses.

N°. III.

LES CANDIDATS,

OU

LES GRANDS HOMMES

DE L'AN CINQ,

PAR LE COUSIN-LUC, petit-frère du GRAND-COUSIN-JACQUES.

Ridiculum acri . . .

A PARIS,

De l'Imprimerie de R. VATAR, rue de l'Université, N°. 139 ou 926.

AN V DE LA RÉPUBLIQUE.

CHANT TROISIÈME.

Dieu le père donne des pouvoirs au grand Saint Denis pour désenchanter les animaux —— Grand pélérinage à Rome du père Hilarion, il s'embarque avec un jacobin. — Séance extraordinaire des jacobins de Clichy : épuration des Membres, dont on chasse un gr nd nombre. — Arrivée des Pélerins Hilarion et Beaulieu à Lyon : songe effroyable de Beaulieu-Labre : leur fuite de Lyon ; ils sont arrêtés comme jacobins et mis en prison. — Mille autres choses ex-traordinairement sérieuses.

Avec un grain de la divine grace
Que nos dévots appellent efficace,
Je pourrais bien, dévotement sorcier,
Devenir saint, c'est un fort bon métier :
Alors, amis, mieux que les vieux oracles,
Je vous ferais les plus jolis miracles ;
Et plus galant que nos saints d'autrefois,
Pour les beautés je serais plus courtois.
Hélas ! envain dans ce siècle barbare
Nous espérons un bonheur aussi rare ;

Il est écrit que le dieu tout-puissant
N'en fera plus ; c'est dommage pourtant.
De Balaam voyez l'âne magique
Faire un discours non moins académique
Que les pamphlets du père *Hilarion* ;
Et ce pigeon, nouvel amphitrion,
Qui de Joseph choisit l'épouse sainte,
Et doucement fit une vierge enceinte
De ce trésor de vertu, de beauté ;
Et ce serpent dont le dard enchanté
Au genre humain vint faire la blessure
Que porte encore la faible créature ;
Et les poissons qui regardaient passer
Tous les chrétiens qui venaient traverser
Si saintement la mer noire et profonde
Où se noya, dit-on, beaucoup de monde ;
Et Josué le soleil arrêtant
Avec tant d'art, que depuis cet instant,
Au même endroit on le voit qui séjourne,
Et qu'à présent c'est la terre qui tourne.
Je pourrais bien vous citer le veau d'or
Et l'animal Nabuchodonosor,
Le bon Jonas qui demeure sans gêne
Logé *gratis* dans la grande baleine.
Mais c'est assez parler du bon vieux tems,
Laissons les sots et les ânes savans.
Vous connaissez, mes chers amis, je pense,
Le bon Dènis, le patron de la France ;
Des candidats il déplorait les maux,
Et son grand cœur voyant tant d'animaux
A palpité d'une sainte colère ;
Il se prosterne aux pieds de dieu le père,

Pour obtenir de lui la mission
De rétablir dans leur condition
Ces invités dont on a fait des bêtes.
On l'applaudit dans ces desseins honnêtes;
Et Dieu le père accorde au bon Denis
Tous les pouvoirs du benoît paradis.
Denis s'envole, et franchissant l'espace,
Il est bientôt à cette même place
Où l'on a vu ces hommes trop fameux
Sous les dehors d'animaux furieux.
Hélas! en vain Denis appelle et crie,
Il ne trouva dans la grande écurie
Que le mouton sur des lys endormi,
Et le dindon qui, voyant cet ami,
Se réjouit de sa bonne venue;
Puis se gonflant, l'aborde et le salue.
Denis charmé de voir le révérend
Le reconnaît à son air pénitent.
Il le toucha de la sainte manière
Et le rendit à sa forme première,
Et le mouton aussi-tôt redevint
Ce qu'il était.——On prétend que le saint,
Ne put jamais, malgré sa bonne envie,
Entièrement corriger leur génie;
Hilarion conserva l'air dindon,
L'autre toujours semblait un doux mouton.
Hilarion, dans sa reconnaissance,
Devant le saint se prosterne en silence.
Le bienheureux, plein de componction,
Donne au dévot sa bénédiction.
Lors, tout rempli d'un catholique zèle,
Hilarion, d'une faveur nouvelle,

Ose espérer l'impayable bienfait ;
A saint Denis il demande en effet
D'être reçu dans les grandes familles
Disant la messe et confessant les filles.
Pour lors Denis, rancuneux comme un saint,
Du tems passé bégnignement se plaint :
Au vieux dévot il reproche avec force
Son bonnet rouge et sur-tout son divorce ;
Il rappella les vers du révérend,
Sa prose aussi ; de par Dieu lui défend
De fréquenter les belles et la table, (1)
S'il veut se rendre à Jésus agréable.
Pour effacer ces péchés impunis,
Hilarion reçut du bon Denis
Un ordre exprès de faire en homme sage
Vers le saint-père un doux pélérinage,
Car lui seul peut les crimes délier.
Va, dit Denis, va, mon fils, l'en prier.
Hilarion baise la redingotte
Du bienheureux qui, d'une main bigotte,
Sur son gros front trace un signe de croix
Qu'*Hilarion* répéta par trois fois.
Plein du desir d'aller voir le saint-père,
Hilarion s'arme d'un scapulaire,

(1) Nous croyons très-sérieusement à la dévotion du père Hilarion ; car indépendamment de l'orgueil qui lui trouble le jugement, nous avons appris que le révérend aimait la bonne chère et les jolies femmes ; on nous a promis des anecdotes très-plaisantes sur les amours et la gourmandise de notre cher frère en dieu ; elles prouveront aux plus incrédules qu'il est véritablement dévot et prêtre, car il en a l'orgueil, l'ambition, la jalousie, la luxure, la gourmandise et la fausseté.

Sur un baudet qu'il achète soudain
Il espérait faire tout le chemin ;
Mais il lui faut un écuyer fidèle,
Plein, comme lui, de courage et de zèle.
Il cherche en vain cet heureux compagnon
Chez les dévots qui sont en grand renom,
Aucun ne veut tâter de ce voyage,
Et le dévot déjà se décourage,
Quand à ses yeux s'offrit, par accident,
Un certain fou criant, gesticulant,
Et s'escrimant en phrases sans pareilles,
Tant que chacun se bouchant les oreilles,
Fuyait au loin l'imprudent raisonneur.
Hilarion, non moins que lui parleur,
En le voyant, à part dit à lui-même :
Voilà mon homme, et son audace extrême
Ressemble assez à mon extrême orgueil.
Il vient à lui, l'aborde avec accueil,
Il dit son nom et lui parle de Rome.
A ce nom vous eussiez vu mon homme
Tout furieux traiter *Hilarion*
De capucin, d'imbécille histrion.
Le révérend ne perdit point courage ;
Cher frère en Dieu, dit-il, sois du voyage,
Viens avec moi, je veux te convertir,
Tu m'entendras, tu vas te repentir.
Le Jacobin, surpris de tant d'audace,
Reste long-tems immobile à sa place.
Me convertir, moi devenir chrétien,
Ah! mieux vaudrait être juif ou payen.
La liberté veut que dans ta croyance
Nous te laissions, toi dont l'intolérance

A si long-tems désolé mon pays.
Eh laisse-moi ; va de ton paradis
Nigaudement conquérir l'héritage ;
Moi j'aime mieux, moins dévot mais plus sage,
Sans m'occuper de ton rite pieux,
Faire le bien, servir les malheureux.
Hilarion, surpris de ces paroles,
Essaye encore ses doctes paraboles.
Voyez, dit-il, le bonheur et la paix
Ressusciter au milieu des français,
La bonne foi dans nos murs reparaître,
Et la douceur et la vertu renaître ;
Voyez par-tout le sage triomphant
Comme il pardonne aux crimes du méchant.
—— J'y vois plus clair et cette hypocrisie
Redouble encore les maux de ma patrie :
Dans tes salons où le luxe effronté
S'endort au sein de la cupidité,
Tu ne vois pas le peuple qu'on accable,
Reprend le fou, mais tremble, misérable,
En outrageant ce peuple abandonné
Par tes pareils au mépris condamné,
Vous pardonnez ! Quel excès de démence !
Eh je n'entends que des cris de vengeance. (1)
Ouvre les yeux, et vois de toutes parts
Le royalisme éguisant ses poignards,

(1) Lisez le *Credo* du journal des XVIII.

» Je crois à la destruction des jacobins, grands et petits, pères » et fils, oncles et neveux, cousins, petits-cousins et arrière-cou- » sins. » --- Voilà donc un des articles de foi de ces honnêtes amis de la religion de leurs pères ; c'est sûrement de la religion de Charles IX qu'ils entendent parler.

Il a marqué ses nombreuses victimes ;
L'impunité l'enhardit dans ses crimes,
Et l'innocence implore en vain les loix,
On n'entend plus sa douloureuse voix ;
L'assassinat dévore tout en France,
L'assassinat est le dieu qu'on encense,
L'assassinat, couronné, triomphant,
N'a plus besoin d'aucun déguisement.
Contre les coups de ces bandes féroces ;
Les tribunaux et les loix sont sans forces,
Les assassins, dignes soutiens des rois,
Sont les amis dont vous avez fait choix,
Pour désoler, pour vendre la patrie ;
A leurs côtés marche la tyrannie.
Où sommes-nous ?.... Dans quels affreux excès
Veut-on porter les malheureux français ? . . . .
Car du pouvoir l'affreuse indifférence
Sur leurs forfaits garde un lâche silence.....
Le révérend, un peu déconcerté,
L'arrête, et dit : J'aime la liberté
Et plus que vous je hais la tyrannie ;
Mais laissez là cette misantropie,
A la raison revenez, croyez-moi ;
Je veux un jour vous démontrer qu'un roi
N'est pas un monstre aussi gros qu'on le pense,
Qu'il en faut un au bonheur de la France.
Je veux aussi, répond le jacobin,
Te prouver, moi, qu'un bon républicain
Sait mépriser ton adresse perfide ;
L'amour du peuple est le vœu qui me guide,
L'amour du peuple exclud l'amour des rois :
L'amour du peuple et le respect des loix,

Tels sont les vœux qui remplissent mon ame,
Ce sentiment seul m'anime et m'enflame,
Je hais le crime et pardonne l'erreur. —
Après avoir, d'une égale fureur,
Pendant long-tems disputé sans s'entendre,
Ils sont d'accord ensemble de se rendre
Vers le séjour du vicaire des cieux.
Un seul dessein les réunit tous deux;
Chacun saisi d'une fureur subite
Dans son rival a vu son prosélyte :
Ils vont aller dans Rome au premier jour,
L'un plein de haine et l'autre plein d'amour.
Chacun s'apprête à ce charmant voyage;
Hilarion, toujours modeste et sage,
Court aussitôt acheter un baudet;
Le Jacobin prend un simple bidet.
Mais le dévot, dont la ferveur est grande,
Absolument un écuyer demande.
Il le cherchait, lorsque l'ami *Beaulieu*
Se présenta. Pressé par un beau feu,
Sur le tombeau du bienheureux *saint Labre*
Beaulieu voulait éguiser son grand sabre.
Tout est prévu pour ce vaste dessein,
Et le départ est mis au lendemain.
Pleurez, amours, pleurez, philosophie,
Esprits légers, admirable harmonie,
Ce grand *Beaulieu*, ce *Voltaire* des sots,
Ce demi saint, ce patron des dévots,
Il va partir, et dans Rome la grande,
A son patron il veut faire une offrande.
Consolez-vous, belles, dans son miroir
On vous fera mirer matin et soir;

Le cousin *Luc*, toujours ami des belles,
Lui fournira de tendres bagatelles,
Et les amours dicteront à l'envi
Les madrigaux dont il sera rempli.

Déjà l'aurore, habile avant-courrière,
A précédé le Dieu de la lumière,
Et mille oiseaux célébrant son retour,
Par mille concerts exprimaient leur amour :
Parmi les fleurs qui parent la nature,
On voit *Laharpe* assis sur sa monture
Qui gravement devers Rome marchait,
Le grand *Beaulieu* doucement le suivait;
Ils sont armés de leur grand scapulaire,
A leur côté pendait un reliquaire;
Ils ont pour casque un capuchon pointu,
Un gros missel leur tenait lieu d'écu.
Le jacobin les suivait sans mot dire,
Il ne pouvait les regarder sans rire.
Mais nos dévots, tout pleins de leur objet,
Chemin faisant, disaient leur chapelet.

Et cet ânon, si doux, si débonnaire,
Qui transportait *Laharpe* et son vicaire,
Le croiriez-vous, c'était l'ami *Maret*,
Il fut vendu par un cruel valet,
Lorsqu'il devint ânon chez le ministre;
Un vieux meunier, au visage sinistre,
Avait payé le cher aliboron,
Mais ne pouvant rien en faire de bon,
Il s'en défit en faveur d'une dame
Qui le vendit, pour le bien de son ame,

A son voisin Jacques le jardinier,
Qui lui faisait charier son fumier,
Lequel lassé de l'importante bête
Le revendit pour une somme honnête,
Car il avait un défaut singulier;
Tout plein d'amour pour son ancien métier,
Il ne pouvait rencontrer un libraire,
Qu'on ne le vit si terriblement braire,
Que sans égard pour la fraternité
Quelques-uns d'eux l'avaient fort maltraité.
En le voyant la douce sympathie
Au révérend a fait naître l'envie
De préférer cet humble compagnon;
Sans marchander il achète l'ânon.
Du pauvre ânon connaissez l'infortune,
A ses amis sa misère est commune;
Ils ne pourront ces animaux nombreux
Se dépouiller de ces dehors honteux;
La destinée injuste et trop cruelle
A décidé qu'une vieille pucelle
Seule pourra de ses dévotes mains
Changer en eux cet arrêt des destins.
Ils attendront encore long-tems je pense,
Car la jeunesse est trop aimable en France
Pour conserver ce fardeau si long-tems.
C'est bien assez de l'ennui des vieux ans,
Sans réserver pour l'hiver de notre âge
Un inutile et cruel pucelage.
Laissons marcher nos braves voyageurs;
Devers Clichy revenons, chers lecteurs,
Et racontons la séance fameuse
Qui divisa la bande vertueuse,

Cette séance où nos vieux feuillantins
Furent traités d'odieux jacobins,
De sectateurs de la philosophie,
Et d'ennemis de la race annoblie.
Déjà *Madier*, l'auguste président,
Porte un avis qu'on adopte à l'instant;
Au nom du pape et du bon roi de France
On ouvrira désormais la séance.
Lors *Rœderer*, *Lacretelle* et *Langlois*
Contre l'avis font entendre leur voix:
Des vieux péchés de la philosophie
Ces bons amis avaient l'ame nourrie.
Ils ont parlé de l'inquisition
Et des dangers d'une religion
Qui prescrivant l'absurde intolérance
Ramenerait ses bûchers dans la France.
Frère *Madier* et frère *Lemerer*
Dans des discours brillans comme l'éclair
Ont étouffé ces crapauds éphémères;
Ils ont vanté le culte de nos pères, (1)
La sainte foi, l'auguste trinité,
L'eucharistie où la divinité

(1) Mais de quels pères, messieurs les dévots honnêtes-gens, entendez-vous parler? Ecoutez Tacite qui dit, en parlant de nos pères les Germains:

» Ils croiraient blesser la majesté des dieux en les renfermant » dans les murs d'un temple, et les représentant sous la forme » humaine. » (*Traduction de d'Alembert.*)

C'était de terribles athées que ces pères-là, n'est-ce pas, Monsieur de la Harpe? Car tous ceux qui ne vont pas a la messe sont des athées; nous autres catholiques nous aimons si fort notre dieu que nous le mangeons.

Se fait croquer pour le bonheur du monde,
Le paradis où notre espoir se fonde,
Les feux d'enfer, les anges, les démons,
Tant qu'à la fin dans leurs doctes sermons
Ils ont conclu pour qu'à l'instant l'on chasse
Ces raïsonneurs ennemis de la grace;
On applaudit avec tant de fureur
Que *Lacretelle*, éternel raisonneur,
Traita d'ingrat, de traître et de perfide
Frère *Madier* dont la langue homicide
Osait sur eux déverser son poison;
C'est un grand mal que d'avoir trop raison,
Sur-tout auprès de nos purs catholiques.
Frère *Madier*, dédaignant les repliques,
Fait procéder à l'épuration
Des ennemis de la religion.
Tandis qu'on va dans une urne fatale
Sanctionner ce terrible scandale,
Le président, en homme bien appris,
Décacheta les immenses écrits,
Fruits curieux de la correspondance
Qu'on entretient sur tous les points de France.
A chaque épître on voyait dans ses yeux
Briller l'éclat d'un plaisir radieux.
A la tribune un secrétaire arrive
Pour faire part d'une joie aussi vive,
En apprenant comment l'esprit royal
Gagne par-tout chez le français loyal.
On fit silence et notre secrétaire
Lut: » A Lyon, la société mère
» Des vrais amis du club des ignorans,
» Aux bons amis du club des intrigans,

» Salut, honneur, espérance et courage.
» Vive des rois l'admirable esclavage ! «
On applaudit à ce noble début,
Puis aussitôt le secrétaire lut :
» A l'instant même on vient de nous remettre,
» Frères en rois, *l'honneur* de votre lettre,
» Et des avis que vous y répétez ;
» Dans notre club vous êtes *crédités*.
» Le *spadassin* vainqueur de l'Italie (1)
» A fait *baisser* le *taux* de notre envie,
» Et cette paix qu'on annonce aujourd'hui
» Fait *remonter* le *cours* de notre ennui ;
» Il faudrait bien que ce vainqueur étrange
» Reçut enfin une *lettre-de-change*
» Bien stipulée en bons *revers* comptant,
» *Valeur comptée* à *Carnot* seulement.
» Mais la victoire est une *marchandise*
» Par ce mortel habilement acquise ;
» En gros *ballots* fournis par l'empereur,
» Vont arriver les lauriers du vainqueur ;

(1) Les bons journaux qui détestent si royalement Bonaparte, lui prodiguaient ces jolies épithètes, lorsqu'ils espéraient qu'à l'aide de certaines intrigues que tout le monde connaît, ce général serait battu ; mais depuis que son génie et la brave armée qu'il commande, ont surmonté tous les obstacles que lui avait opposé la jalousie de certain grand homme, ces valets de toutes les terreurs se sont prosternés, et malgré la petite rossée de vendémiaire, ils chantent aussi gauchement les louanges de Bonaparte, que leur amour pour la constitution. --- Mais on est convenu que ce n'est que dans des embrassemens sans fin qu'on essayerait de l'étouffer cette constitution bien défiorée, et ces Messieurs jouent fort bien leur rôle.

» Rappellez-vous la promesse royale
» Qui désigna Lyon pour capitale,
» Ah ! nous avons *escompté* ce bienfait
» Par tout le bien qu'au roi nous avons fait ;
» Car on pourrait avec la République
» *Agioter* cette espérance unique.
» Nous sommes bien vos très-obéissans
» Et très-soumis les très-honnêtes gens.
» Signé *Pézard*, présidant la séance,
» *Blaise Courtaut*, secrétaire en l'absence.

Dupont-fourmi, l'habile historien, (1)
Des financiers le maître et le doyen,
A demandé mention honorable
De cet écrit en tout point admirable ;
Dans son journal il prétend l'insérer,
Pour que chacun puisse mieux l'admirer,
A nos marchands, grands connaisseurs en style,
Il peut un jour devenir très-utile.
On applaudit à l'avis de *Dupont*,
Et plus encore aux marchands de Lyon.
On commençait à lire une autre lettre
Quand un courrier vint poliment remettre

(5) Comme il n'y a que ceux qui ont des privilèges qui ont l'entrée des *séances publiques* de l'Institut national, il est bon d'apprendre aux pauvres diables qui n'ont point de billets d'invitation, que M. Dupont y a lu un mémoire sur les fourmis, dans lequel il prouve que ces petits animaux, aussi sots que nous, ont leur gouvernement, leurs lois, leurs juges, voire même leur directoire. Tout cela était si joliment tourné, qu'il a été à la fin régalé d'un baillement universel. --- C'est que ces *machoires* d'invités n'ont rien su discerner, car tout le monde sait que maître Dupont économiste, avait semé de fleurs sa république de fourmis avec une économie toute admirable.

Un gros paquet de notre ami *Carnot.*
Cet ami *sûr* écrit un petit mot
Pour faire part à l'assemblée auguste
Combien par-tout la cause la plus juste
A triomphé ; que ces fiers jacobins
Sont, dieu merci, tués à belles mains.
Des membres purs des royaux terroristes
Il envoyait les consolantes listes.
On a par-tout choisi de vrais amis,
Purs héritiers du monarque Louis.
Ah ! ce *Carnot* est un homme adorable,
Dirent *Bion* et *Galais-l'incroyable* ;
Frère *Madier* saisit l'occasion
Et fait nommer une commission,
Qu'on chargera d'un rapport très-fidelle
Sur tous les gens qu'au sénat on appelle ;
Boissy-famine et le doux *Pastoret*
Sont à l'instant nommés pour cet effet.
Pendant qu'ils vont travailler au mémoire,
Le président de l'urne épuratoire
Va dérouler les terribles secrets ;
Il va nommer tous les frères suspects :
Pour procéder avec plus de justice
Et ne chasser que sur un bon indice,
Frère *Madier* doit être accusateur,
Enfin *Isnard* est nommé défenseur.
L'un apprendra les fautes qu'ils commirent
Et l'autre après dira le bien qu'ils firent.
Chacun écoute et tremble pour sa part :
Quand on nomma le frère *Dumolard*,
Exclus, dit-on, pour sa conduite oblique
Et soupçonné d'aimer la république.

Isnard envain voudroit faire valoir
Quelque penchant pour l'unique pouvoir ;
Mais il le sent cela ne peut suffire ,
Pour *Dumolard* il n'a plus rien à dire.
Viennent après les *Cretot* , les *Jardin*
Et ce ramas d'obcènes écrivains ,
Des bons Journaux copistes imbéciles ,
D'autant plus sots qu'ils se croient plus habiles.
Nous n'avons plus besoin de tous ces gens ,
Chassons d'ici ces petits ignorans.
Vils flagorneurs , esclaves d'une bourse ,
La calomnie est leur seule ressource.
Le pauvre *Isnard* n'en sachant aucun bien ,
Pour ces messieurs ne put répondre rien :
On continue et le grand *Souriguière* ,
Le doux *Gallais* , le savant *Baralere*....
Oh ! pour ceux-là , répond l'accusateur ,
On les a vu valets de la terreur ;
Valets d'*Hébert* , valets de *Robespierre* ,
Valets avant , après vendémiaire ,
Selon l'argent qu'on venoit leur offrir.
Nous ne pouvons plus chez nous les souffrir.
Isnard alors , en rompant le silence ,
Remettait tout sur leur grande ignorance.
Chacun sourit , et par l'ordre du jour
On fit raison d'un si triste détour.
On continue , et du cher *Lacretelle*
advint le tour. Frère *Madier* rappelle
Que cet ami , phrasier toujours obscur ,
Ne pouvait pas être admis comme pur.
Du cher enfant l'espérance déçue ,
Laisse trop voir le chagrin qui le tue.

Il ne montra de si nobles ardeurs ,
Que pour tenter ces *ingrats* d'électeurs. (1)
Le pauvre enfant avait rêvé peut-être ,
Qu'en écrivant il se ferait connaître ;
Qu'il obtiendrait l'honneur tant mérité
D'être choisi pour notre député.
Or , ces grands mots , ces pompeux verbiages ,
Ne sont ici que petits avantages.
Il faut chasser tous ces plats raisonneurs
Et je conclus qu'il aille écrire ailleurs.
Isnard tout plein de son rare mérite ,
Envain pour lui s'époumonne et s'irrite.
Le cher enfant est exclus comme un sot ,
Il devient rouge et sort sans dire mot.
Le doux *Chambon* et *Cadroi-le-sensible* ,
Sont accolés sur la liste terrible.
Pour accuser ces sénateurs humains ,
On aurait pu parler des assassins :
Frère *Madier* un peu plus politique ,
Les accusa d'aimer la république ;
Non par desir de voir le peuple heureux ,
Mais seulement par le seul amour d'eux.
Lorsqu'on aura des crimes à commettre ,
C'est à vos soins qu'on pourra s'en remettre ;

(1) Il faut avouer que les quarante journaux *messieurs* méritaient bien au moins à leurs rédacteurs une petite préférence de la part des électeurs. --- Aussi ils ont tellement de la peine à simuler leur dépit que ces magistrats suprêmes de l'opinion ne parlent plus des elections sans faire une phrase de regrets, traiter ces électeurs de petits ingrats --- Mais aussi pourquoi êtes-vous si sots, Messieurs les grands faiseurs de beaux et longs articles? Allons, gâgnez vos gaignés et laissez-nous les miriagrammes.

Nous nous servons des bourreaux pour régner,
Mais nous savons aussi les enchaîner ;
Allez avec les *Samsons* vos confrères,
Étudier vos sanglans ministères.
Isnard tremblant de rencontrer son nom
Tout à côté de *Cadroy* et *Chambon*,
Et redoutant une honte si forte,
S'échappe et fuit par la première porte,
Ce qui troubla l'assemblée un moment,
Qui l'applaudit de son discernement.
On remplaça ce défenseur capable
Par notre ami *Bion* le redoutable.
Dumont-Marat, chassé comme un valet,
Sort en pleurant sur le mal qu'il a fait.
Vint *Thibeaudeau*, cette barre invincible,
Cet orateur, au crime inaccessible.
L'ami *Madier* riant d'un ris malin,
Déguise encore contre lui son venin.
Barre de fer, de montagne en montagne,
Se rougissant du sang qui l'accompagne,
A mérité de rester parmi nous.
Barre de fer ; de plus en plus jaloux
D'être l'objet d'une amitié si belle,
Cite *Carnot* comme exemple et modèle ;
Autant que moi de l'affreuse terreur,
Il fut dit-il, complaisant serviteur ;
Mais nous avons réparé cette honte ;
Un grand courage aisément la surmonte,
Et nous prouvons aux stupides Français
Que nous savons dans chacun des excès
Nous mériter la faveur populaire
Et des partis la confiance entière.

On conserva ce frère intéressant.
Rouge-Bourdon allait en dire autant,
Quand d'une voix terrible et redoutable,
Un frère dit : Il est trop méprisable,
Chassons d'ici ce rouge procureur.
Bion allait parler en sa faveur,
Mais *Pastoret* arrive à la tribune,
Et ranimant l'espérance commune,
Dans un discours plein de sublimes traits,
Il va montrer aux frères stupéfaits,
Sur les élus un rapport admirable :
Bion envain s'agitant comme un diable,
Veut en finir par l'épuration ;
On mit dehors le pauvre ami *Bion*,
Qui, furieux d'un affront si sensible,
Va devenir républicain terrible :
Du long discours de notre rapporteur,
Je ne veux point endormir mon lecteur.
Laissons parler l'éloquent Démosthène,
Transportons-nous, amis, sur l'autre scène ;
Allons un peu trouver nos pélerins,
Que nous avons laissé dans les chemins.
En approchant de Lyon la royale,
Déjà leur joie à nulle n'est égale :
C'est à Lyon qu'ils doivent séjourner,
Et là trois jours on doit se reposer.
Le jacobin, redoutant cette ville,
Ne parut pas extrêmement tranquille.
Hilarion, qui le juge à l'instant,
Lui garantit tout fâcheux accident :
Ils sont déjà dans la cité marchande.
En les voyant, chacun rit et demande

Quels sont ces foux, Donquichotes nouveaux,
Si bien armés sur leurs maigres chevaux.
Ils vont loger dans l'hôtel magnifique
Qu'a préparé *Jourdan*-le-catholique. (1)
Ils étaient las de leurs travaux nombreux :
Dans un bon lit on les porte tous deux.
Hilarion, en faisant sa prière
Demande à Dieu la force nécessaire
Pour convertir l'entêté jacobin
Qui ne veut pas croire au pape très-saint.
D'un doux repos chacun goûte l'ivresse,
Et dans les bras d'une lâche molesse
Le riche oisif rêve qu'il est savant,
Et l'ouvrier couché très-durement,
Toujours heureux, songe au bien qu'il peut faire,
En se privant d'un modique salaire :
Le marchand songe aux profits qu'il a faits
Le pauvre auteur ne rêve que sifflets ;
Le prêtre noir, dans sa rage barbare,
Péniblement songe aux maux qu'il prépare :
Ah ! rarement dans un rêve flateur,
Nous saisissons une ombre de bonheur !
Le bon Morphée à nos veux insensible
Vient trop souvent d'un nuage terrible

(7) Nous apprenons par un de nos quatre-vingt-quatre correspondans que dans le royaume de Lyon on a promis aux honneurs myriagraniques un jeune homme nommé Jourdan dont on vante singulièrement la profonde éloquence ; si elle a la longueur de celle de Dumolard, la netteté du patriarche Boissy, et les fleurs de notre ami Lion, ça sera d'un parfait comique. --- Ce qu'on ajoute de ce jeune Mirabaulet, c'est qu'il est d'une dévotion tellement grande qu'il mange, ce qu'il appèle son dieu, toutes les semaines, et que pour se punir sans doute de cette antropophagie, il couche sur le cilice et mille autres bigoteries que nous ne croyons point parce qu'on le dit instruit. --- Ce sera sûrement une calomnie à ajouter à celle qu'on se plaît à répandre contre Lyon que nous aimons de toutes nos forces.

Agiter l'homme, hélas! trop malheureux.
Beaulieu-Miroir, par ces songes affreux,
Toute la nuit poursuivi sans relâche,
Dormit fort mal, et son cœur toujours lâche
Tremblant de peur, allait s'évanouir,
Quand il jugea plus prudent d'accourir
Pour appeller ses compagnons fidelles;
Qu'il reveilla non sans peines cruelles:
Il va conter à ses frères tremblans,
Ce qu'il a vu, ses songes effrayans.
O mes amis! sortons de cette ville,
L'honnête gent n'y peut dormir tranquille.
Les assassins, qu'un noir démon conduit,
M'ont apparu dans le fort de la nuit,
Et s'emparant de moi, chétif et triste,
Viens, m'ont-ils dit, courageux journaliste;
Tu méritas par tes rares vertus,
D'être reçu *compagnon de Jésus.*
Je suis traîné par la bande homicide
Dans la caverne où l'affreuse Euménide
Remplit le cœur de ses plus noirs venins;
Elle sourit aux nombreux assassins,
Et nous conduit au fonds de la caverne:
Un antre s'ouvre et chacun se prosterne,
Là, le démon de l'aveugle fureur
Est adoré comme un dieu protecteur;
De longs serpens composent sa couronne,
Leur sifflement au loin gronde et raisonne,
Leurs dards affreux éguisés par la mort
Contre le ciel dirigent leurs efforts.
Du noir démon les sanglantes prunelles
De mille feux lancent les étincelles;

Et la Discorde assise à ses côtés
Trempe de fiel ses poignards redoutés :
Du souterrain la voûte est ébranlée,
Le sang bouillonne et mon ame troublée
L'a vu jaillir et j'en suis tout couvert,
Ces furieux à leur dieu m'ont offert.
Ces assassins altérés de carnage,
Veulent remplir tout mon cœur de leur rage.
Ils en ont bu de ce sang tout fumant,
Et m'ont forcé de prêter à l'instant
Au cruel dieu qu'enfanta la vengeance
Serment de mort, serment d'obéissance.
A ce serment, l'enfer a tressailli
Et le démon horriblement souri.
Fuyons, amis, ce songe m'épouvante ;
Je crois la voir la caverne sanglante
Où l'on reçut ces terribles sermens ;
Oui, je les vois ces monstres dévorans,
Cette Euménide et ses noires furies
Vomir sur moi toutes leurs barbaries ;
Je les entends ces hurlemens affreux ;
Fuyons, amis, de ces horribles lieux.
La peur saisit toute la compagnie ;
Hilarion, en se signant, s'écrie :
Mes chers amis, la colère de dieu
S'appesantit sur le frère *Beaulieu*. —
Je plains, amis, cette terreur panique ;
Non, tu n'es pas encor bon catholique,
Ou le bon vin que l'on boit à Lyon
T'aura donné quelqu'indigestion,
Ou bien ta tête aura, dans sa démence,
Sur de faux bruits, semés par la vengeance,

Cru qu'il était ici des assassins.....
Détrompe-toi, ce sont de bons chrétiens
Qui sont rentrés dans l'état de nature ;
L'assassinat est une action pure (1)
Qui mérita mes éloges verbeux,
Quoique pourtant au chrétien vertueux
Le tout-puissant défende l'homicide ;
Mais, à la voix du prêtre qui le guide,
Un assassin qui punit des méchans
Acquiert un droit à l'amour des croyans.
Remercions la douce providence,
Prosternons-nous, adorons en silence,
Et prions dieu qu'il daigne nous venger
Des sectateurs de tout culte étranger ;

(1) Que ceux qui voudront connaître l'orgueil haineux et bien strictement dévot de monsieur l'abbé *Laharpe*, lisent le paragraphe 21 de sa déclamation catholique contre les philosophes et la philosophie, intitulée : *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire.* ---- On y verra qu'après avoir nié, avec l'impudence qu'on lui connaît, qu'il y ait existé des compagnies de Jésus, il dit bénignement, à la page 121 : » Jamais il n'y en eût (des assassinats) qui, dans » l'ordre naturel, dussent paraître plus légitimes. L'homme n'est » que trop porté à croire qu'il peut frapper l'assassin de sa mère, » de son père et de son enfant ; il est reçu que l'homme rentre » dans l'état de nature quand la loi, qui ne l'a pas défendu, refuse » encore de le venger. «

Il dit ensuite à la page suivante :

» Il n'y a que la loi d'un dieu qui a dit *mea est ultio : la ven-* » *geance est à moi*, d'un dieu qui a défendu l'homicide sous quelque » prétexte que ce soit ; il n'y a que cette loi qui puisse arrêter » le bras de celui qui venge son père, etc. «

Ceux qui sont enrôlés, qui ont des mots de ralliement, qui ont égorgé dans les prisons, qui ont assassiné les courriers, le corse *Histria* et tant d'autres malheureux qu'on leur désignait, en les payant, ceux-là ont-ils tué les *assassins de leurs pères*, insolent dévot ? Réponds. Et ceux qui ont porté en triomphe ces assassins, qu'en diras-tu ?..... Mais pourquoi essayer de parler le langage de la raison à un homme que l'ambition ou la vieillesse ont rendu assez sot pour dire la messe après avoir porté le bonnet rouge, et qui bientôt reprendra le bonnet pour détruire la messe, car il n'y a pas de raison pour qu'il ne change encore de système et d'opinion si son intérêt s'y trouve.

Qu'aux vrais amis de la très-sainte église
On rende enfin cette terre promise,
Et que le sang de tous ses ennemis
Venge les purs à notre foi soumis !
O doux Jésus ! Sainte Vierge Marie !
Lancez la mort sur la philosophie !
C'est donc ainsi qu'on adore vos dieux?
Les voilà donc ces dévots si pieux,
Ces grands amis de l'humanité sainte,
Dit aussi-tôt le jacobin sans feinte.
Et vous osez, misérable froquard,
Nier les maux qu'on voit de toute part.
Oserez-vous dans votre audace extrême,
Nier aussi ce que j'ai vu moi-même ?
Oui j'en ai vu des bandes d'égorgeurs,
Vomir par-tout des crimes, des horreurs.
Envisagez le midi de la France
Où la terreur et la mort les devance;
C'est là qu'on voit des hommes en pouvoir
Foulant aux pieds les loix et leur devoir,
Des assassins protéger sans mystère
Et les forfaits et l'aveugle colère.
Là d'un Willot l'infame autorité
Brave des loix l'auguste dignité.
Ah ! c'en est trop : qu'un jour affreux éclaire
Tes assassins, peuple trop débonnaire,
Toi seul gémis, c'est trop long-tems souffrir,
Il faut savoir vivre libre ou mourir.
Vous, directeurs, qui d'un œil si tranquille
Observez tout, d'un regret inutile
Ah redoutez le tardif sentiment,
Autour de vous s'agitent lentement

La trahison, la mort et l'esclavage;
Ouvrez les yeux, contemplez votre ouvrage;
Les Vilheurnoy, leurs ministres, leur roi,
Impunément briseront cette loi
Qui vous donna l'autorité suprême;
Vous périrez des mains de ceux-là même
Pour qui toujours vous futes indulgens;
On ne saurait avoir deux sentimens,
Et celui-là qui caresse deux maîtres,
Est le plus faux, le plus adroit des traîtres;
Oui, ces *Grisels*, ces *Malos* odieux,
Auprès de vous ne sont que trop nombreux,
Ces vils agens d'un monstre en perfidie,
Ne sont-ils pas guidés par son génie?
Ah! craignez-les ces *Malos* effrontés,
Ils font marcher la mort à vos côtés,
L'affreuse mort que *Louis* vous prépare.
De l'échafaud, où son ordre barbare
Vous a conduit, contemplez ses agens,
Tous ses amis, ses nombreux courtisans,
Et distinguez au milieu des ministres,
Aux noirs projets, aux regards plus sinistres,
Les renégats que vous aimez si fort,
Ils signeront l'arrêt de votre mort.
Hilarion écumant de colère
Ne sait s'il doit se fâcher ou se taire;
Mais revenant à son rôle d'humain,
Dans un regard qu'il lance au jacobin;
Il cherche encore à peindre le sourire,
Et son état lui paraît un délire
Qu'a dû produire un pénible sommeil,
Que doit bientôt dissipper le réveil,

Car ce discours qui, fort le scandalise,
Sera détruit s'il en fait l'analyse (1).
Puis se plongeant dans la dévotion,
Amis, dit-il, pour sa conversion,
Prosternons-nous devant la bonne Vierge,
A Saint Denis offrons un béni cierge,
Et nous irons à la messe demain
Pour obtenir de Dieu l'apui certain
Contre un démon dont la noire malice,
Veut le plonger malgré nous dans le vice.
Beaulieu, toujours à saint-Labre soumis,
Chez tous les saints ne veut d'autres amis;
C'est son patron, c'est lui qui le protège,
Tout autre vœu lui paraît sacrilège.
Le jacobin souriant de pitié,
Reprend : Messieurs avez-vous oublié
L'empressement que vous faisiez paraître,
De fuir ces lieux où quelque mauvais prêtre
Pourrait fort bien vous faire un vilain tour;
Je vous le dis, chers amis, sans détour,
D'*Hilarion* on connaît le divorce,
Ses vieux écrits et ses vers plein de force
Que *Robespierre* a fait chanter ici,
Oui, tout cela me donne du souci.

(1) Pour donner une idée de l'humilité apostolique du révérend, nous allons citer un morceau de son ouvrage catholique, apostolique et romain, intitulé *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire*, etc., page 38. Il dit, en parlant de B. Constant, sur son ouvrage généralement admiré, *De la force du Gouvernement actuel* :

» Je souhaite qu'il n'ait été égaré que par la folle vanité du » paradoxe. Mais si cette même vanité le porte (comme il n'est » que trop probable) à vouloir justifier des torts *si graves*, alors » ma replique sera l'analyse exacte de sa brochure que jusqu'ici » j'ai voulu lui épargner. »

Cet excès d'orgueil et de pédanterie n'a pas besoin d'être mieux démontré.

Les Lyonnais, purs dans leur royalisme,
Sur le soupçon d'un vieux patriotisme,
Trouvant en vous l'air d'un vieux jacobin,
Vous enverront un *honnête* assassin. (1)
Sortons d'ici, croyez-moi, camarade,
A vos *Jésus* nous ferons l'ambassade,
A votre *Vierge*, à *saint Labre* le grand,
Bien plus en paix, dans un autre moment.
A cet avis les frères vont se rendre,
Beaulieu déjà s'empresse de descendre
Pour préparer le pauvre aliboron
Qui s'ennuyait jusqu'à pleurer, dit-on;
Et les voilà, long-tems avant l'aurore,
Montés chacun sur leur maigre pécore,
S'acheminant devers le Dauphiné.
Mais le destin les avait condamné
A des malheurs bien plus grands qu'on ne pense.
Comme ils marchaient dans un p ofond silence,
L'aliboron, plein de contentement,
Veut l'exprimer par son vigoureux chant.
Lors un commis qui faisait sentinelle,
Mourant de peur, le caporal appelle.
Le caporal en homme des plus fins,
A décidé qu'ils sont des jacobins,
Qui de Lyon venaient faire le siège
Et craignant d'eux quelque terrible piège.

(1) Un citoyen qui connaît bien toute l'horreur des réactions de Lyon et du midi, nous a promis des notes très-curieuses sur les assassins et leurs trésoriers, elles nous serviront pour le chant quatrième. --- On nous a beaucoup parlé aussi du certain faiseur d'un obscur petit journal, jadis sans-culotte, et dont le nom nous est échappé. --- Nous invitons ceux qui savent quelque chose de particulier sur tous ces assassinats de les faire remettre à l'imprimeur des notes.

Il fait ranger tous les hommes qu'il a,
Puis hardiment leur crie : Qui va là ?
Nos voyageurs, à ces mots s'arrêtèrent,
Puis un moment entr'eux délibérèrent :
Hilarion, tremblant de tout son cœur,
Répond : Amis, c'est nous, n'ayez pas peur ;
Aucunement nous ne sommes à craindre,
Et nous partons, s'il ne faut rien vous feindre.
Le caporal examine un instant
Tous les soldats qui sont là ; fièrement,
Et se croyant fort pour la résistance,
Vers nos partans le voilà qui s'avance :
A leur monture, à leurs yeux inquiets,
Ils sont jugés jacobins très-suspects.
Le caporal criant à tue tête,
A moi soldats, hardiment les arrête.
Le jacobin qui craignait trop pour lui,
Piquant des deux, prudemment s'est enfui.
Envain le fier caporal se désole ;
Voilà, dit-il, un des chefs qui s'envole.
C'était *Colot*. — Oh ! non, c'était *Drouet* ;
Des jacobins, c'est un nouveau projet.
Hilarion vainement les prêrore,
Envain *Beaulieu* veut bredouiller encore,
Ils sont liés et conduits en prison ;
Où nos dévots disent leur oraison,
Au bon saint Labre, à la vierge Marie.
Au même instant dans chaque rue on crie :
Des jacobins en conspiration,
Étaient venus pour assiéger Lyon ;
Du caporal l'esprit et le courage
Nous ont sauvé du terrible pillage !

Honneur cent fois au caporal divin,
Nous en ferons un premier échevin.

Des assassins l'effrayante cohorte,
De la prison déjà brisent la porte ;
Et leur poignard va venger à jamais,
L'affront reçu par les bons Lyonnais.

Ce chant, lecteur, est déjà long, je pense;
Reposons-nous, demain je recommence.

N°. IV.

LES CANDIDATS

OU

LES GRANDS HOMMES

DE L'AN CINQ,

PAR le cousin-LUC, petit-frère du GRAND-COUSIN-JACQUES.

Ridiculum acri. . . .

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE R. VATAR,
rue de l'Université, n°. 139 ou 926.

AN V. DE LA RÉPUBLIQUE.

CHANT QUATRIÈME.

Détails et suite de la séance de Clichy—Comment l'orateur divisa en trois classes les jacobins de cette royale assemblée: des frères Purs, *des frères* Sûrs *et des* Sages-frères.—*Grandes divisions parmi les merveilleuses; factions du roi blond et du roi brun; leur députation à Clichy qui* arrête *un roi* châtain.—*Comment S.-Denis délivre Hilarion et Beaulieu de la griffe des compagnons de Jésus; l'âne Maret devenu Maret libraire; avanture épouvantable arrivée aux pélerins, et leur merveilleuse délivrance.—Catastrophe, emprisonnement, peur de Beaulieu, etc., etc.*

Vive *Cochon* et sa chère cassette, (1)
Et ses mouchards que si cher il achette;
Grace à leurs soins, on nous avait promis
D'exterminer le peuple et ses amis.
Des bons avis donnés, donnés avec mystère,
On attendait ces effets salutaires;

(1) Malgré les services signalés que le ministre Cochon a rendus à *Messieurs*, on assure qu'il a perdu la confiance de Clichy.----

Et le Miroir, sur ces *avis* certains,
Nous promettait la mort des jacobins. (1)

Comment un homme qui a voté la mort du tyran, pouvait-il espérer l'amitié sincère des amis de la royauté ? Il y en a de reste là, monsieur Cochon, pour être pendu, et si l'on y ajoute quelques petites missions, quelques petits rapports contre ces braves prêtres, il y en aura beaucoup trop . . . . Si, ouvrant les yeux sur les dangers où il a mis la république et la liberté, il fait des efforts pour réparer tant de maux, nous ne nous en rappellerons plus. Ces républicains si honnis, si calomniés, savent pardonner ; témoin le 13 vendémiaire. O Cochon ! Fais oublier que tu arrangeas les conjurations de Babeuf et Grenelle, et que tu voulais en arranger une pour célébrer l'avènement du nouveau tiers ? Voilà bien des maux à réparer ; voilà bien des plaies à guérir.

Peuple qu'on voulait égarer avec l'or des ministres, songe aux maux incalculables dans lesquels on voulait t'entraîner ! Pour le désespoir de Dumolard, le champion de toutes les sottises et le roquet, mis en avant par tes nombreux ennemis ! -- Où en serions-nous, où en seraient la république et les républicains, si quelques fausses mesures les avaient mis à la merci de ceux qui paraissaient si pressés de renverser le gouvernement et la liberté ?

Peuple malheureux et abandonné, c'est de ta sagesse, de ton attachement à la constitution et au gouvernement que dépend désormais le salut de la république.---Méprisons l'audace et l'insolence de ces nouveaux venus ; laissons-les s'égarer dans leurs fureurs liberticides. Oui, malgré leur nombre et leur audace ridicule, malgré les assassinats, protégés ou impunis, d'une foule de républicains, qu'ils songent, les monstres qui veulent vendre leur patrie et la liberté, que lorsqu'un patriote tombe sous le fer de leurs bourreaux, il en naît cent tous prêts à les combattre et à les exterminer s'ils osent porter une main sacrilège sur la constitution.

(1) Voyez le Miroir du 25 floréal ; on y lit, à l'occasion de la prétendue conjuration que lui et les siens eussent bien vivement desirée :
« S'il est démontré qu'on a fait venir à Paris une bande de brigands » pour soutenir la puissance de ceux qui les avaient mis en mouve-

Hélas! envain le prudent *Dossonville*,
Flattait *Cochon* d'un espoir inutile.
Le peuple las des pièges qu'on lui tend
Du cher ministre a refusé l'argent ;
Et sa raison paraissait toute claire.
Pourquoi, dit-il, cet étrange mystère ?
Si vers le peuple ils veulent revenir,
Est-ce un mouchard qui doit nous réunir?
Nous méprisons cette vile canaille
Et ne voulons plus de la *Cochonaille*.
O *Dumolard!* que vous avez de cœur !
Pauvre poupon ! Et pourquoi cette peur ?
Ce peuple bon, de votre calomnie
Sait mépriser l'atroce perfidie ;
Et ce banquet, que vous redoutiez tant,
Malgré Clichy fut très-réjouissant.
Puisse la paix, par sa douce présence,
Nous ramener le repos dans la France !

» ment, *il n'est pas moins certain qu'on a fait la contre-partie, et que* » *nous avons à Paris ceux qui les tuent.*

« C'est un bien singulier gouvernement que celui qui s'est mis dans » une position telle que pour soutenir sa puissance, il s'est vu forcé » de la mettre dans la balance que font, tour-à-tour, pencher des » *assassins.*

» Cette vérité, que nous donnons par apperçu, *un jour sera plus* » *rigoureusement démontrée.* »

Hommes du gouvernement, en voilà assez pour votre honte.---De tels écrivains sont protégés, et les amis du peuple, s'ils osaient parler ainsi, seraient envoyés à Grenelle.

Cependant la prédiction de M. Beaulieu se vérifie ; on organise à Paris des bandes d'asssassins, et l'on va *démontrer plus rigoureusement* que la mort de tous les républicains, de tous les acquéreurs de biens nationaux qui est promise au patron de Blankembourg, par ses dignes ministres, ses fideles agens de Clichy. --- Le sénat a rendu à

Et, qu'à sa voix, de nos malheurs passés
Les souvenirs soient par-tout effacés.
Et que *Cadroy*, que le remord dévore,
Ouvre les yeux, voye son crime et l'abhorre ;
Que des partis l'implacable fureur
Soit parmi nous proscrite avec horreur ;
Qu'à tant d'excès succède la justice ;
Que la raison triomphe un jour du vice !
Alors *Boissy* deviendra conséquent,
Bias-Bion se taira prudemment,
Hilarion, à la morgue indigeste,
Vraîment chrétien, deviendra plus modeste ;
Le vieux *Dussaux* plus ne radotera,
Et *Dumolard* plus ne bavardera ;
Les montagnards *Dumont*, *Mailhe* et *Rovère*
Iront pleurer leur ami *Robespierre* ;
Le grand *Fermont* comptera ses lingots,
Aubry son or, *Johannot* ses châteaux,
Le cher *Pellet*, consul en Barbarie, (1)
Nous fournira ses preuves de génie,

ses fonctions le généralissime des égorgeurs du midi, ce Job Aimé qui s'est vanté d'avoir organisé une bande de trente mille égorgeurs...

On insulte déjà à Paris les républicains ; on ose déjà violer le domicile de quelques-uns, on les menace tous assez hautement d'une mort prochaine. . . . . Dormez, Cochon, dors, impuissant directoire ! Votre mort s'approche, et vous l'aurez voulu. Louis XVIII, ses prêtres, ses bourreaux vont replonger votre pays sous la double torche du royalisme et de l'inquisition, et vous l'aurez bien voulu. Les Français qui ont vaincu les rois de l'Europe vont devenir la honte de l'univers, et ce sera votre ouvrage.

(1) Quoiqu'il en puisse dire, le savant, profond et respectable M. Pellet avait été nommé consul en Barbarie ; mais il n'a point

Et nous verrons le brave *Thibaudeau*
Redevenir montagnard de nouveau.
Alors *Bourdon*, ce rouge Ganymède,
S'abandonnant au dieu qui le possède,
Tranquillement se remplira de vin
Avec le gros et le gras *Saladin*.
L'ami *Doulcet*, tout plein de suffisance,
Au nouveau tiers fera la revérence ;
Le pauvre *Isnard* lira, tous les matins,
Les beaux discours qu'il fit aux jacobins. (1)

voulu d'une si barbare place, il est trop humain pour cela, celle de commissaire à la trésorerie est bien plus lucrative et plus digne de l'ambition de l'ex-législateur. --- Il la veut . . . Il l'aura, . . . Peut-être l'année prochaine.

(1) Isnard est le premier de tous les hommes révolutionnaires qui ait proposé des mesures sévères contre les prêtres.

Le 6 novembre 1791 (Voyez le journal des Débats.) Il disait à la tribune législative : » Il est tems que l'orgueil de l'encensoir » s'abaisse devant le sceptre de la souveraineté du peuple. »..... Il a le premier demandé la déportation des prêtres. « Ce sont, disait-il » dans la séance du 14 novembre 1791, des pestiférés qu'il faut » renvoyer dans les lazarets de Rome et d'Italie ; et plus loin, » dans le même discours : Ignorez-vous que le prêtre n'est jamais » pervers à demi ?..... Chacun sait, qu'en général, il est aussi » lâche que vindicatif, et qu'accoutumé à nous combattre dans » l'arène mystérieuse de la confession, il est nul sur le champ de » bataille. »

Et si l'on parcourt les séances des jacobins de ce tems-là, on verra des choses bien plus fortes encore. Eh bien ! cet Isnard, si jacobin, si révolutionnaire, si terroriste, même avant le tems, fait un crime aux sectateurs des principes qu'il a si souvent proclamés avec force de les avoir suivis.... Il les livre aux assassins.... Et, chose inouie, il vote en faveur de ces prêtres réfractaires, contre lesquels il dirigea, le premier, ce qu'il appelle maintenant, en *style clichien*, des persécutions.

Le vieux *Durand*, de *Colot* sécretaire,
D'*Hilarion* se fera le vicaire;
Le gros *Mercier*, toujours bavard et sot,
Composera l'éloge d'un gigot; (1)
Ce fin Comus, le très-plaisant *Delville*,
Alors pourra jouer au vaudeville
Très-joliment les rôles d'Arlequin (2)
Que lui fera *Jacques*, mon grand cousin.
Thuau-Granville, en dénonçant les traîtres,
Nous apprendra le secret de ses maîtres.
Perlet, *Cretot* et notre ami *Dupont*
Peut-être alors en français écriront;
Et *Poncelin* fera, sur l'étrivière,
Un lourd traité pour son cher *Baralère*.

(1) Ce gros Mercier qui n'a jamais su se faire remarquer que par des ridicules, un jour, croyant être fort plaisant, disait, en parlant des *artistes* à la tribune législative : qu'il aimait mieux la représentation de quelques bouteilles et d'un gigot, que les plus beaux tableaux de Rubens..... Et puis on est étonné que cet âne en brouette donne des coups de pieds à Descartes, à Voltaire.

Pauvre Mercier! bois, mange, rosse ta malheureuse femme, fais de mauvais drames, et tais-toi.

(2) N'est-il pas honteux qu'un législateur qui ne doit être occupé que des profondes méditations qu'exige la confection des loix, vienne agiter à la tribune les grelots de la folie et les déplaisans sarcasmes du plus ridicule persiflage; et c'est au nom d'une commission qui ne rougit pas de l'entendre, c'est dans une assemblée qui ne lui impose pas silence, que ce boufon sans talens, sans esprit, vient, avec une dérision insultante, proposer des *assortimens* de loix (c'est son expression, lisez son rapport sur le tirage au sort pour le membre sortant du directoire.) On n'a pas fait descendre de la tribune ce mauvais plaisant, on s'est contenté de rire, il est vrai que c'était de pitié.---Allez sur les trétaux du boulevard débiter vos calembourgs, là vous serez à votre place et vous serez peut-être amusant.

Ce temps heureux, cet avenir si doux,
O mes amis, hélas! le verrons-nous?
En attendant que ce bon temps revienne,
Souffrez, lecteur, que je vous entretienne
Des voyageurs que nous avons laissés,
Bien plus que moi, que vous embarrassés,
Et de Clichy cette belle séance
Dont vous voulez savoir la fin, je pense.
De *Pastoret* le sublime discours
Lequel durait déjà depuis deux jours,
Avait hélas! endormi l'auditoire,
Chacun ronflait dans le grand consistoire;
Et *Pastoret* toujours, toujours parlait,
Le président toujours sonnait, sonnait,
Tant qu'à la fin le président lui-même,
Se prend aussi d'un baillement extrême,
Puis il s'endort sur l'auguste fauteuil;
O *Pastoret*, qu'un si touchant accueil
A dû flatter ta romaine éloquence!
Notre orateur charmé de ce silence
Et s'égarant dans la narration,
Prend le sommeil pour de l'attention.
De ce discours je voudrais vous apprendre
Les traits saillans qui vont bien vous surprendre.
Cet orateur distingua sagement
Les Clichiens en trois lots seulement.
Ayant, par-là, mis chacun dans leur place,
Il surnomma chacune de leur classe.
Dans la première on mit les *frères purs*,
Puis il nomma les seconds *frères sûrs*;
Et les derniers furent les *sages frères*,
Tendres amis du culte de nos pères.

Parmi les noms sur la première inscrits
Etaient des rois ces émigrés chéris,
Et de Paris leurs nobles créatures:
Les *Vauvilliers* et les *Bonavantures*,
Prevost, *Lacroix*, *Lemerer*, et *Cholet*,
Des Lyonnais le grand *Mirabeaulet*
Frère *Muraire* et *Trouille* ce grand homme,
Le cher *Henry* qui *Langrève* se nomme,
Frère *Vaublanc*, frère *Maury-Madier*,
Frère *Suard*, *Lavilheurnoy*, *Brottier*,
Frère *Piquet*, Frère *Imbert* et *Dufrêne*,
Et tous ceux-là que nous donna la Seine,
Le gras *Boissy* seulement excepté.
Ces frères purs contre la liberté
Ont toujours fait grandes preuves de haîne,
Amis du roi, des prêtres, de leur reine.
On a placé ces dignes chevaliers
Pour figurer à Clichy les premiers.
Des frères suns la classe est la plus forte,
On les mettra quelque jour à la porte.
C'est là qu'on voit les fameux rénégats,
Les intrigans et tous les apostats;
Parmi leur nombre, il est très-grand, mes frères,
Vous y verrez de *Marat* les sicaires
Qui dépassaient, sous l'infâme terreur,
De nos *Colot* les crimes, la fureur.
On y lisait: *Dumont le Maratiste*,
Bourdon, *Langlois*, *Mailhe*, *le journaliste*,
Le *faux Rovère* et *Sérizy-le-Beau*,
Royal-Carnot et son valet *Thuau*,
Lingot-Fermont, le *Savant Souriguère*,
L'*Ami Byon*, l'*Innocent Baralère*,

Aubry-Défaite, et *Cadroy* l'*Assassin*,
Le fin *Delville*, et *Jacques mon Cousin.*
Puis arrivaient, à la troisième classe,
Tous nos dévots, purs amis de la grace,
Qui ne sont pas pourtant très-gracieux.
On distinguait dans ces frères pieux
Hilarion, leur humble patriarche,
Nouveau *Noë*, faisant sa nouvelle arche,
Pour échapper au déluge d'écrits
Dont l'athéisme inonde les esprits ;
On a placé dans, cette arche très-sainte,
Ceux qui du diable ont encor quelque crainte.
On y voyait le *Conteur Marmontel*,
De sots écrits accoucheur immortel ;
Il déchirait son triste Bélisaire,
Ce vieil enfant, ridicule sicaire ;
Jeune Ségur, fils aîné de l'amour,
Dont tout l'esprit à *Desprez* doit le jour,
Que *Bezenval*, assez mal à son aise,
A fait, dit-on, dans des lieux à l'anglaise,
Quand sa maman, fidelle comme on sait,
Se prit, pour lui, d'un amour si parfait.
Le croiriez-vous, cet auteur si modeste,
Cet ennemi du vice qu'il déteste,
Ce défenseur du culte et de nos rois,
S'est, depuis peu, pris d'amour pour la *foi.*
Car à la mort de sa mère fidelle,
Il témoignait tous ses regrets pour elle
Dans un grand bal où très-bien l'on dansait :
A ses côtés, dans l'arche l'on voyait
Riche-le-Saint, *Jardin*, le *Lourd Mont-joye*,
Mercier-Gigot et *Pelet-la-bonne-Oye*,

Le *Long-Crétot*, et *Beaulieu* notre *Hermite*,
Le *Doux Maret* et *Durand* l'*Hypocrite*,
Puis les catins et la foule de sots
Que le bon ton a rendus si dévots
Tous portant croix, chapelets, reliquaires,
Courant le jour à nos pieux mystères,
Et venant se délasser le soir
De ces travaux dans un joli boudoir
Où doucement, à l'instar de Marie,
En médisant de la philosophie,
Avec l'amant que l'on trouve si doux
On fait cocu son bénévole époux.

Comme on allait terminer la séance
Au président on demande audience.
C'était, dit-on, la députation
De nos beautés dont la désunion
Fait un grand bruit dans cette capitale;
Des factions le terrible scandale
Dans nos boudoirs a semé les fureurs
Et nous présage encor d'affreux malheurs.
Depuis long-temps nos belles merveilleuses
Ont la fureur de paraître pieuses;
On est d'accord d'être sage et bigot.
La mode a dit: Je veux qu'on soit dévot;
Et tout d'un coup on s'acharne, on s'empresse
Aux longs sermons, à la divine messe.
La mode aussi leur dit: Je veux un roi;
Dans nos salons on s'est fait une loi
De détester l'affreuse république;
D'aimer un roi toute belle se pique;
Mais par malheur la mode ne dit pas
Si ce bon roi, pour eux si plein d'appas,

Serait brunet ou bien de couleur blonde ;
Voilà le point sur lequel le beau monde
Est divisé.——Voilà deux factions
Dont on devrait craindre les passions ;
Car nous verrons, dans peu de tems, j'espère,
Ces deux partis se déclarer la guerre.
La faction qui demande un roi blond
Est dangereuse, elle a le bras fort long ;
Nous y comptons *Carnot*, la directrice,
Madame *Angot*, et *Raucourt*, cette actrice
Au corps robuste, à la terrible voix.
Le parti brun est d'un aussi bon choix ;
Il a pour lui *Lange la Vertueuse*,
La *Rolando*, cette aimable chanteuse
Qui nous ravit par ses jolis accens ;
Ce parti-là compte encore leurs amants.
Pas ne voudrais vous en dire le nombre,
Il est si grand que vers Pluton le sombre,
Trop de plaisir en fait cheoir bien souvent ;
Heureux qui peut mourir si joliment !
De la *Raucourt* l'incroyable maîtresse (1)
Qui faiblement aux hommes s'intéresse,
Ose essayer d'accorder les esprits ;
Le *Beau Ségur*, *Laya*, dans leurs écrits,

(1) L'habitude de jouer des rôles de reine a fait contracter à Madame *de Raucourt* une passion qui la met dans l'urgente nécessité d'avoir une maîtresse.----C'est pourquoi elle regrette si vivement Marie Antoinnette, et sa troupe en a pris une telle odeur royale, que dans certaines contremarques on lisait encore : *comédiens du roi.* ----- Ces *messieurs* du théâtre de *madame* Raucourt, ont aussi adopté le *monsieur de* ; ils ont raison, car ils ne sont pas dignes d'être citoyens.

Voulurent bien en convertir quelqu'unes;
Mais des partis grandes sont les rancunes,
Et tout l'effort qu'on fait pour les unir
Ne sert jamais qu'à les entretenir.
Un moyen sûr s'offrit à l'instant même,
On prend Clichy pour son juge suprême,
Et l'on saisit la belle occasion
D'y présenter la députation;
Chaque parti choisit ses commissaires,
Et l'on jura par le Dieu de nos pères
De se soumettre à ce grand jugement,
Madame *Angot* reçut ce beau serment.
Dans l'assemblée on introduit les dames;
En les voyant, d'amour les douces flammes
Ont réveillé les frères assoupis.
Dans le parquet on étend un tapis;
Là, deux à deux, nos belles défilèrent,
Et doucement les frères les lorgnèrent.
Madame *Angot* et *Moustache-Raucour*,
Etaient devant, dans leur plus bel atour;
Mabame *Angot* a des habits de reine
Et la *Raucourt* est mise à la romaine;
La belle *Lange* et *Nanette-Maret*,
Suivaient baissant un œil toujours discret.
Lange avait mis la perruque suprême,
La robe grecque et cothurne de même;
Nanette, hélas! dans la confusion,
Avait l'habit de la communion,
Lorsque blanchie, et tenant un grand cierge,
Son cher papa l'avait parée en vierge.
La Mezerai précédait mollement,
Pleine d'amour pour son *Bêty-Feuillant*.

A ses côtés *Carnot*, la directrice
Donne le bras à *Thuau* son *jocrisse* ;
La *Rolando* nonchalament suivait,
Et ne sachant rien dire, elle chantait ;
Venait après *Gorsas* et ses chemises,
Crachant toujours quelques lourdes sottises,
Que lui dictait son aimable Grondeur ;
Clothilde est là, minaudant la pudeur ;
De *Bénézech* la fille intéressante
La soutenait dans sa marche décente ;
Du gros *Boissy*, l'épouse paraissait,
Et sur *Lenchère* en marchant s'appuyait ; (1)
Belle *Flachat*, adorable *Lagarde*,
Aux yeux frippons, à la bouche mignarde,
En folâtrant la marche vous fermiez,
Et tous les cœurs grandement vous blessiez.
Madame *Angot* demande la parole ;
Pour le roi blond, madame *Angot* rafolle.
Le blond, dit-elle, est doux, tendre, soumis ;
Prenez un blond, clichiens, mes amis ;
Oh ! qu'un roi blond est une belle chose !
Dans ses yeux bleus la bonté se repose,
La volupté l'accompagne, dit-on,
Vive le roi ! mais pourvu qu'il soit blond.
On l'applaudit. — Par un décret d'urgence
Au blond on va donner la préférence,

(2) Dans le tems que monsieur et madame Boissy faisaient des affaires avec Lenchère, les gens *comme il faut* qui savent si joliment faire des calembourgs, disaient : monsieur et madame Boissy sont à *l'enchère* ..... C'est depuis ce tems-là que le gros législateur a été si bon train en faveur des honnêtes gens ..... Cela explique peut-être un peu sa nomination à Paris, au lieu de son département où il a eu cinq voix.

Quand *Lange* parle en faveur du brunet :
Écoutez-moi, car j'aurai bientôt fait ;
N'acceptez pas un roi blond pour la France,
Et croyez-en ma grande expérience ;
J'en ai connu de toutes les couleurs,
Et les brunets sont toujours les meilleurs :
Sous un roi blond, la fadeur, la molesse,
Nous conduiraient à la froide tristesse.
O mes amis ! c'est un brun qu'il nous faut,
Aux sourcils noirs, au regard vif et chaud,
Aux bras nerveux, à la barbe fournie ;
Celui-là seul peut sauver la patrie.
On applaudit, et sur un vœu commun,
Le club allait décréter un roi brun,
Quand se leva monsieur *Esprit-Delville* ;
Le madrigal, l'épigramme pétille
Dans le discours du moderne *Scaron* ;
A nos beautés, ce fin aliboron
Distribua de rares politesses,
Des calembours, de fades gentillesses ;
Et voulant tout accorder à la fin,
Il a conclu que le roi fut châtain.
A cet avis chacun allait se rendre :
Mais la *Raucourt* et *Carnot* font entendre,
Dans le tumulte et la confusion,
Contre un châtain leur protestation ;
La *prude Lange* au cœur toujours facile,
Pour le châtain ne fut pas difficile.
Mais les partis qui ne cèdent jamais,
Sont mécontens de *Delville le niais*.
Craignant l'effet de leur intolérance,
Très-prudemment on lève la séance,

Et le châtain fut le roi décrété :
Au roi châtain salut, joie et santé !

Hilarion dans ces vicissitudes
Doit vous donner beaucoup d'inquiétudes,
Et les poignards, sur sa tête levés,
Vous font trembler. De ces fiers réprouvés,
Qui de Jésus forment la compagnie,
Vous redoutez l'*humaine* barbarie ;
Assassiner, pour ces gens n'est qu'un jeu,
Et c'était fait de notre ami *Beaulieu*.
L'autorité redoutant leurs cohortes,
Aux assassins faisait ouvrir les portes ;
Et les poignards des cruels égorgeurs
Allaient percer nos pauvres voyageurs.
Déja j'entends d'effroyables bacchantes, (1)
Aux yeux lascifs, aux gorges pantelantes,
Venir en foule applaudir ces forfaits.
Les assassins de leurs sales attraits,

(1) Les femmes des *honnêtes gens* de Lyon . . . . . Lorsqu'on égorgeait les républicains enfermés dans les prisons, elles quittèrent les spectacles pour assister à cette horrible boucherie, elles encourageaient les assassins par leurs applaudissemens et par leurs cris.

Chaque jour, lorsqu'on égorge dans les rues de Lyon, ces femmes excitent, de leurs fenêtres, les compagnons de Jésus, et lorsque le meurtre est consommé, l'air retentit de leurs acclamations et de leurs *bravos*. . . . . Les assassins, tout barbouillés du sang de leurs victimes, vont dans les bras de ces furies, et pour prix de leurs forfaits, ils reçoivent leurs dégoûtantes faveurs.

Les mêmes femmes, sous le régime révolutionnaire, se prostituaient à tous les *porte-moustaches* . . . . . On nous a promis de nous donner les noms de quelques-unes de ces Messalines qui ont le plus donné dans ces débordemens, nous en ferons un usage digne de leur gloire.

Doivent avoir l'impure jouissance ;
Ce vil plaisir sera leur récompense.
Ainsi toujours tranfiquant leurs faveurs,
On les vendit à toutes les terreurs,
Et dans le lit qui reçut, sans mystère,
Tous les bourreaux du tyran *Robespierre*,
On a depuis près des mêmes catins,
Reçu, fêté ces bandes d'assassins :
Applaudissant aux crimes qu'on prépare,
Elles riaient de ce rire barbare
Où se peignait l'espoir impatient
De voir couler et dévorer le sang.
Ils ignoraient encor que leurs victimes,
Par leurs récits, encourageaient ces crimes.
Quand leur patron, monsieur, de St. *Denis*, (1)
Vient entouré de nuages bénits.
A son aspect, chacun d'eux se prosterne ;
Lors il leur dit, avec sa voix paterne,
Frères en dieu, pour dieu, ne tuez pas.
D'*Hilarion*, je fais beaucoup de cas,

(1) Depuis long-tems les bons journaux ne parlent plus des *honnêtes-gens* leurs patrons, sans ajouter le noble *de* à leurs noms. ---- Ces messieurs nous donnent ainsi l'avant-goût de la noblesse dont ils attendent la résurrection.

Nous lisons dans un plat et lourd prospectus qu'on n'a pas souillé du nom devenu *odieux* de république que *messieurs de Laharpe*, *de Vauxelles* et *de Fontanes*, nous font l'honneur de rédiger, une feuille qui sera extrêmement bonne, à ce qu'ils nous assurent. ---- Nous nous sommes procurés l'*honneur* de lire quelques numéros de ce savant ouvrage intitulé *Le Mémorial*; nous y avons reconnu la touche légère et fine, le persiflage *pointu* du père Hilarion, lequel promet de bien amuser et de beaucoup instruire toutes les fois qu'il prendra la plume. ---- Malgré *l'érudition savante* de notre patriarche, nous lui prédisons que son *Mémorial* éprouvera le sort

Il est chrétien, c'est moi qui le protège.
Il a reçu de dieu le privilège,
D'avoir raison autant qu'il lui plaîra,
Et chaque fois, qu'il vous l'assurera.
Qu'il soit habile, ou bien qu'il déraisonne,
Applaudissez, St. Denis vous l'ordonne.
Vous cher *Dutel*, *Astier*, mes bons amis,
Qui détruisez si bien mes ennemis, (1)
Allez chercher dans la prochaine grange,
Le bel ânon qui de la paille mange.
Cet âne là m'est cher, soignez-le bien,
Car vous saurez que c'est un vrai chrétien.
Le doigt de dieu qui se cache aux profânes,
Pour ses projets, choisit souvent des ânes.
Respectez-le dans ses profonds desseins,
La foi l'ordonne aux aveugles humains.
Certain quidam, bel esprit comme un autre,
Ose inviter *Denis* le saint apôtre.
A profiter de cette occasion
Pour convertir les ames de Lyon.

de tous les mercures dont les chûtes réitérées étaient l'effet de ses belles conceptions------ On abandonnait le mercure parce que monsieur *de Laharpe* était trop *démagogue*; et à présent on ne lira pas beaucoup le *Mémorial* parce que M. *de Laharpe* est trop *savant*, car ce *Mémorial* emporte avec lui une vapeur somnifère dont l'effet est bien assoupissant.

(1) Ce *Dutel* et cet *Astier* sont deux des principaux égorgeurs de Lyon. . . . Ils se chargent, pour quelques louis, d'assassiner tous ceux qu'on leur désigne.----Dernièrement *Astier*, moyennant 25 louis, a fait le voyage de Marseille pour y assassiner un citoyen qu'on lui avait désigné.----Il a parfaitement exécuté la commission, et est revenu tout glorieux raconter à Lyon les détails de *cette belle affaire* et en recevoir la récompense!!!!

Monsieur le saint nous croyons aux oracles,
Voudriez-vous nous faire des miracles.
Cela serait très-utile à present
Contre les traits de l'affreux mécréant....
Le bien-heureux sourit à sa demande,
Et lui promet cette faveur très-grande.
On amena le cher *Aliboron*,
Qui le voyant s'agenouilla dit-on,
Puis aussitôt en se mettant à braire,
Il dit, messieurs, je suis *Maret libraire*.
Chacun se signe, et dit son chapelet.
Alors Denis en touchant le baudet,
Le rend bientôt à sa forme première;
Benissant dieu, chacun se jette à terre;
Puis entonnant un *Te deum* fameux,
On célébra la puissance des dieux.
Eh bien! Messieurs, les savans incrédules,
Vous qui traitez nos saints de ridicules,
Par cent témoins, ces faits sont attestés:
Toujours ainsi serez-vous entêtés?
Il vous fallait des preuves sans replique:
Adorez donc St. Denis et sa clique.
Prosternez-vous devant *Hilarion*;
Avouez-nous votre confusion.
Quoi! d'un ânon on a fait un libraire;
Cela n'est pas une bien grande affaire,
Et tous les jours nous voyons à Paris,
Ces choses-là sans en être surpris.
Si l'on eût fait d'un prêtre un honnête-homme,
De *Benezech* un ministre économe.
D'*Hilarion*, un auteur conséquent,
De *Dumolard*, un orateur piquant.

Qu'on eût donné de l'esprit à *Delville*,
Le sens commun à *Boissy* l'imbécile,
Ou qu'on eût fait de bons républicains,
De nos amis et frères clichiens,
Le plus têtu reconnaitraît sans peine,
Dans ce miracle une main plus qu'humaine.
C'est un libraire, et c'était un ânon,
Et l'on prétend que je l'adore, oh ! non,
Votre Denis, n'est pas un fort grand sire;
Qu'il soit plus fin, s'il veut que je l'admire.
Ainsi raisonne un esprit encrouté
De la raison et de la vérité.
Laissons parler ces maudits philosophes,
En méprisant leurs froides apostrophes.
Et contemplons ces amis retrouvés;
Ces voyageurs, que Denis a sauvés.
C'était donc toi qui faisait ma monture,
Anon chéri modeste créature.
Sur toi long-tems hélas ! sans le savoir,
Je cheminai du matin jusqu'au soir.
Ainsi souvent dans sa marche incertaine,
Un pauvre auteur suit l'âne qui le mene;
Et tel qu'il croit un ânon aujourd'hui,
Le lendemain est savant comme lui.
Remerçions la bien-heureuse vierge,
Sortons d'ici, payons notre concierge.
Je crains toujours malgré le doigt divin,
D'être en ces lieux pris pour un jacobin.
On s'arrangea pour se mettre en voyage,
Hilarion voulut en homme sage
Marcher à pied, car il craignait dit-on,
En achettant encore un autre ânon,

De rencontrer un honnête confrère,
Quelque dévot, ou bien quelque libraire,
Ou bien plutôt l'académicien,
Ce *Marmontel* devenu si chrétien.
Car dans Paris entr'autres belles choses,
Nous admirons de ces metamorphoses,
Qui prouveront aux siècles étonnés,
Le prompt retour de tous les cœurs bien nés.
N'avons-nous pas vu *Boissy* terroriste,
Puis girondin, puis royal et papiste?
Ce grand *Boissy*, qui Jalès déjoua, (1)
Fut le grand saint dont Paris s'engoua.
Voyez *Bourdon*, ce rouge sans-culotte,
Durand-Colot à la race bigotte,
Dévotement demandant leur pardon.
Voyez *Audrein*, dans un triste sermon, (2)

(1) On se rappelle la conspiration de *Saillant* et les rassemblemens de *Jalès*; Alors Monsieur Boissy-d'Anglas était procureur-général-syndic du département de l'Ardêche, et il déployait dans cette place toute l'énergie d'un constituant *jacobin*; il fit dissiper par la force les rassemblemens de *Jalès* et poursuivit les chefs avec une activité vraîment révolutionnaire. L'on peut jetter les yeux sur le volume qu'il fit imprimer à ce sujet; on y verra toutes les pièces de la conspiration, et l'on pourra découvrir toutes ses *ramifications*. Son zèle patriotique et ses succès révolutionnaires lui valurent l'honneur d'être nommé à la convention nationale..... L'on sait ce qu'il y a fait..... On connaît le *courage* avec lequel il s'est opposé aux mesures *acerbes*, etc. etc. Mais tout cela n'est que des peccadilles, et sa conduite honnête et franche après le 9 thermidor, ses succès dans la grande administration des subsistances de l'état ont effacé ces légers torts et lui ont obtenu les suffrages des électeurs de Paris.

Anathême, au nom de Jésus, anathême à celui qui ne se prosternera pas devant ce grand homme!

(2) Ce pauvre prêtre Audrein croyait se reconcilier avec les hon-

Tout bêtement vanter les saints mystères,
Le cher papa, le culte de nos pères.
Voyez *Carnot* ce septième de roi,
Quand la terreur tenait tout sous sa loi,
Organiser le tribunal d'Orange,
Et se vanter de sa conduite étrange, (1)
Pour effacer ces odieux forfaits,
S'abandonner à de nouveaux excès,
En nous donnant une preuve nouvelle
De sa douceur dans le camp de Grenelle.
Voyez encore le rédacteur d'*Hebert*, (2)
Qui bassement à Clichy s'est offert;

nêtes gens en annonçant un sermon bien orthodoxe qu'il a gravement débité à l'église de Notre-Dame.---Les brocards de nos quarante bons journaux et les baillemens de la demi-douzaine d'auditeurs qui avaient eu la curiosité d'aller l'entendre, ont dû prouver à M. Audrein que les honnêtes gens et les dévots, ce qui, à présent est la même chose, ne pardonnent jamais. ---- Vous avez voté la mort du roi, monsieur l'abbé! Allez refaire la feuille amphibie de Gallety, et taisez-vous.

(2) Oui, c'est Carnot, Carnot tout seul qui a créé cette commission révolutionnaire d'Orange qui maintenant sert de prétexte et d'excuse aux assassinats royaux dans le midi. Qu'on lise le Moniteur, qu'on lise les arrêtés du comité de salut public, et l'on verra sa signature à la tête; les autres étaient mises de confiance, comme il l'a dit lui-même.....Je cite ce fait, entre mille autres qui s'offrent à ma mémoire quand je parle de cet homme, un des chefs les plus ardens du parti révolutionnaire.....

(2) M. Groley, auteur d'un journal nouvellement éclos, intitulé L'AURORE.

Il ne manquait aux jacobins de Clichy qu'un panégyriste de cette trempe.

Ce monsieur Grosley, était le secrétaire de Ronsin lorsqu'il fut à Lyon, où, dit-on, il exerça ses grandes qualités révolutionnaires dont il avait fait preuve en rédigeant les feuilles du père Duchêne

Et ces faiseurs d'opinion publique,
Pour de l'argent vendre la république.

. . . . . .

Hilarion et notre ami *Maret*,
De ces erreurs redoutant trop l'effet;
Pédestrement se mirent en voyage.
Sur un mulet on mit tout l'equipage,
Et l'on partit de l'aimable Lyon,
Pour achever la sainte mission.
Le grand Denis remontant sur la nue,
Du paradis prend la route inconnue.
Leur promettant son appui, ses faveurs
S'ils éprouvaient quelques nouveaux malheurs;
Ils cheminaient vers la riche Provence,
S'entretenant de la grande puissance
Du Dieu qui fait ces miracles charmans
Pour soutenir l'intérêt des croyans,
Cherchant toujours le jacobin fidèle,
Dont on n'avait pas la moindre nouvelle.
Il était nuit, et nos trois voyageurs
S'entretenaient d'histoires de voleurs;
Au moindre bruit le courage abandonne
Ces trois héros que chaque feuille étonne.
Un petit bois bordait le grand chemin
Et là passait le congrès pélerin,

et le journal de la Montagne. Il est bien naturel qu'un gredin révolutionnaire, aussi vil que M. Grosley, soit l'apologiste de toutes les montagnes, qu'il encense Clichy, qu'il se prosterne devant les autels de la religion de nos pères qu'il a renversés, et qu'il se dispose à célébrer les charmes de la potence de Louis XVIII, comme il admirait, avec son maître Hébert, les charmes de la guillotine sous le comité-Carnot.

Quand une voix très-rudement leur crie :
Arrêtez-vous ! ou la bourse, ou la vie ;
Dépêchez-vous, car nous sommes pressés,
Laissez l'argent, et promptement passez.
Maret pleurait, le vieux mulet se cabre,
Beaulieu tremblant invoquait son cher Labre,
Hilarion la bourse déliait,
Et, la donnant, amèrement pleurait ;
Mais ces brigands, non contents de tout prendre,
Sur le chemin veulent encore les pendre :
Déjà *Maret*, près d'un arbre voisin,
Allait hélas ! perdre le goût du pain.
Un inconnu paraît et les arrête,
D'un coup terrible au chef il fend la tête ;
Et poursuivant ses complices tremblans,
Il en laissa les trois quarts expirans.
Quel est grand dieu ! celui dont le courage
De ces voleurs punit si bien l'outrage ?
D'un dieu sauveur je vois le doigt puissant,
Il est conduit par saint Denis le grand.
O, grand Denis ! puisse votre présence
Etre témoin de ma reconnaissance.
Ainsi parlait le père *Hilarion*,
Plein de respect et d'admiration.
O mes amis ! peignez-vous sa surprise,
Car leur sauveur n'est point homme d'église ;
C'était... c'était... c'était le jacobin,
Oui mes amis, le fait est très-certain.
On s'embrassa ; charmé de la rencontre,
Dans le plaisir que chacun se démontre,
On se conta les petits accidens,
Qu'on essuya depuis certains momens ;

Et l'on fut pris par la terrible garde :
Alors *Maret* de parler se hasarde,
Et lui conta ce miracle étonnant
Fait par Denis, enfin lui dit comment
D'un gros ânon il fit *Maret* l'honnête.
L'ami *Beaulieu*, qui n'est pas une bête,
Voulait savoir de ce cher jacobin,
Comment il a dispersé cet essaim
D'affreux bandits, dont la rage cruelle,
A lui, *Beaulieu*, fit une peur mortelle.
Le jacobin leur dit : tous ces brigands
Sont les amis de vos honnêtes gens,
Des renégats, des embaucheurs, des prêtres,
Des émigrés, des nobles et des traîtres ;
Amis du roi, de la religion, (1)
Tuant, pillant en toute occasion,
Pour soutenir la gloire du monarque.
A ces mots là notre vieux *Aristarque*,
Hilarion, fait la grimace un peu :
Le jacobin reprend, ce n'est qu'un jeu,
De terrasser ces lâches émissaires,
Leurs partisans et leurs nombreux sicaires.
Un citoyen qui connaît ce qu'il vaut,
Peut en rosser au moins dix comme il faut.
Vous souvient-il de ce vendémiaire
Où quelques cents contre une armée entière,
La surent vaincre, et surent pardonner ? (2)
Cette leçon qu'ils ont dû vous donner,

(1) Lisez la procédure de Brottier, vous y verrez l'aveu ingénu qu'on y fait que les assassins des courriers, les voleurs de grands chemins et les égorgeurs sont patentés par Louis XVIII ou ses agens.

(2) Au 13 vendemiaire, an 3, une poignée de républicains sçut

Devrait par vous être mise en pratique ;
Mais un dévot dans la haine s'applique ,
Et pardonner est un péché pour lui ,
Qu'il a grand peur de commettre aujourd'hui.
Hilarion , que cette leçon blesse ,
Effrontément à nier tout s'empresse.
Eh bien ! fouillons , reprit le jacobin ,
Un des voleurs , il sera mon témoin ;
Et s'il n'est pas un secret émissaire
Du gros *Louis* , ce roi si débonnaire ,
A vos erreurs me voilà converti ,
Et pour toujours je quitte mon parti.
Tout aussitôt le bon *Maret* s'approche ,
De ces voleurs , il fouille chaque poche ;
Et sur le chef , par ordre commençant ,
On y trouva son brevet de brigand ,
Signé *Louis* , fils aîné de l'église.
A ce monsieur la croix était promise ,
S'il peut tuer tous les républicains ,
Qui de l'église ont acheté les biens. (1)

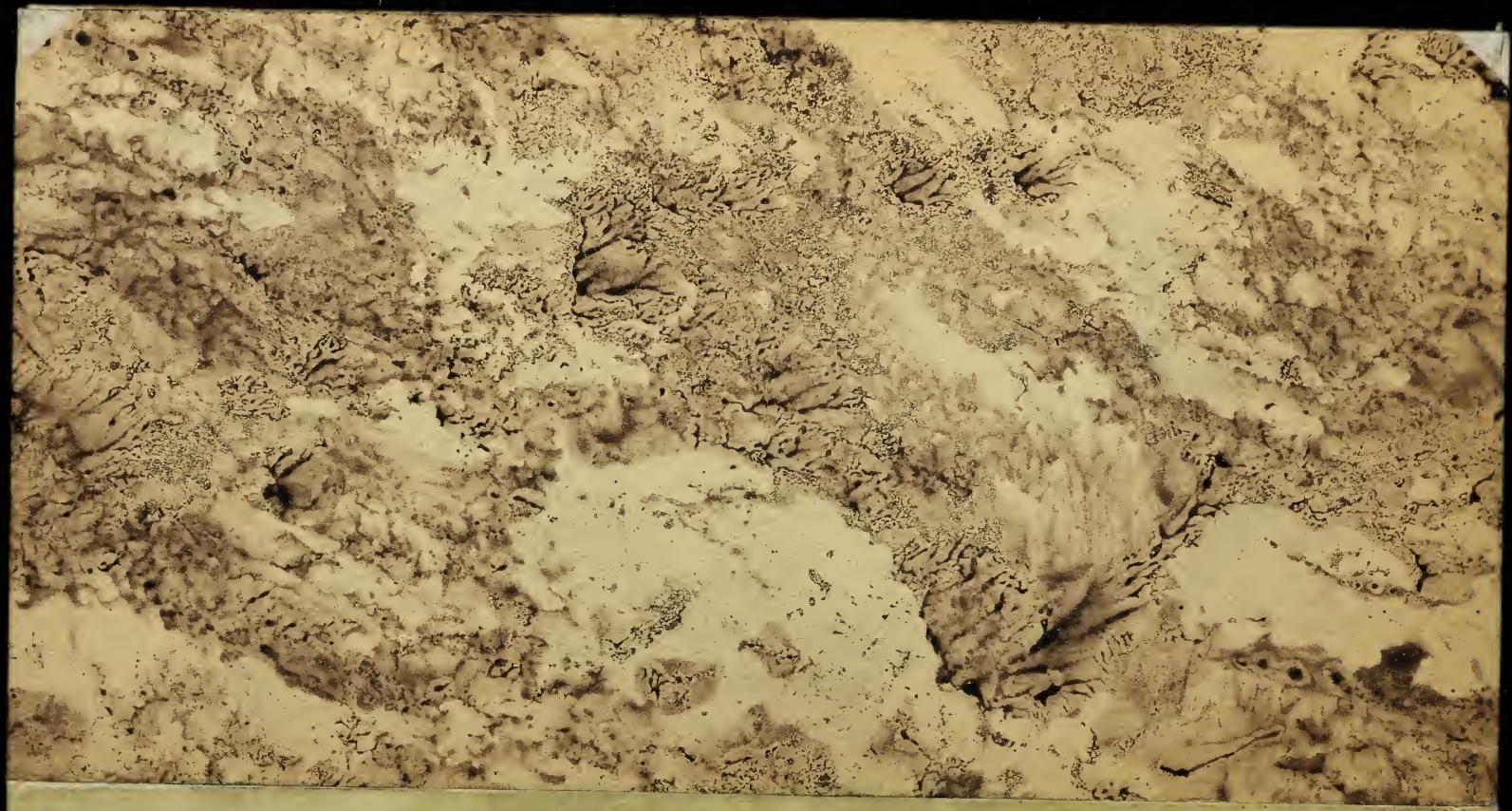
vaincre une armée mille fois supérieure en nombre. L'amour de la liberté et de la patrie enfanta ce prodige. Ce sentiment généreux échauffe le cœur et multiplie les forces à l'infini. Les républicains qui en sont toujours animés, seront toujours invincibles.

L'on ne sait ce qui doit le plus étonner de la victoire ou de l'usage qu'en firent les vainqueurs..... Le 14 vendemiaire ils étaient tout-puissans, ils pouvaient anéantir leurs ennemis.....Ils dédaignèrent la vengeance, et poussèrent la générosité jusqu'à l'héroïsme. Tout couverts du sang de leurs frères assassinés par les rebelles, ils vinrent, à la barre de la convention, implorer le pardon pour les vaincus.....*Honnêtes-gens* , hommes riches, puissans du jour, compulsez votre histoire, et cherchez un pareil exemple !

(1) Les acquéreurs de biens nationaux sont menacés, dans beau-

Hilarion devient pensif et triste,
Puis l'on trouva cette terrible liste
Des malheureux qu'on doit exterminer,
Et des amis que *Louis* veut donner
Pour repeupler ce bon sénat en France.
Maret frémit, *Beaulieu* tient le silence,
Cherche son nom, celui d'*Hilarion*;
Mais de tous deux il n'est pas question.
Pour déjouer le projet du bon sire,
Maret soutient qu'il faut qu'on la déchire:
Quand on entend mille coups de sifflet,
Qui sur *Beaulieu* font un si grand effet,
Que dans la peur il court, se précipite,
Et dans le bois il se cache au plus vite.
Hilarion, *Maret*, le jacobin,
Tranquillement suivent le grand chemin.
Mais les sifflets redoublant avec force,
De ces brigands la bande se renforce,
Criait *Maret*, sortons-nous d'embarras;
O mes amis! fuyons, doublons le pas;
Nous tâcherons dans le premier village
De terminer ce pénible voyage.
Hélas! en vain on se presse en marchant,
Ils sont atteints par la troupe à l'instant,

coup de départemens, égorgés dans quelques autres.---Et par-tout où les prêtres sont protégés, tous ceux qui achetèrent leurs biens sont proscrits On ne saurait rien concevoir au silence inoui du gouvernement sur les assassinats qui désolent la France; les journaux sont tous les jours remplis des listes de victimes égorgées. Le citoyen paisible qui eut le malheur de dire un mot pour la république, est obligé de fuir ces terres arrosées de sang, et lorsqu'il se réfugie à Paris, les auteurs du Miroir annoncent qu'ils ont fait venir ceux qui les *tuent*...Où en sommes-nous!!!!

Qui les conduit bravement à Valence,
Comme ennemis du repos de la France ;
Car on avait dans leurs poche surpris
Tous les papiers sur les brigands saisis.
Vite en prison, dit aussi-tôt le maire,
Ah ! malheureux, mauvaise est votre affaire,
Car pour le moins vous serez déportés,
Pour vos forfaits et vos iniquités.
Dans un cachot à l'instant on les traîne ;
O grand Denis ! tu nous vois dans la peine,
Dit en pleurant le pauvre *Hilarion*,
Entends nos vœux, notre contrition.
Mais vain espoir et prière inutile.
Le grand Denis les voit d'un œil tranquille,
Et ne saurait corriger leur destin,
Car avec eux était un jacobin.
Pauvre *Beaulieu* dans le péril extrême,
Ou dans ta peur tu t'es livré toi-même.
Je voudrais bien helas ! te secourir,
Et par pitié t'empêcher de mourir.
Un farfadet a t'enlever s'apprête,
Et je le vois qui près de toi s'arrête.
Tel un mouchard ministre de *Cochon*,
Vient enlever dans un triste bouchon
Le malheureux qui depeint sa misère.
Tel ce demon à la noire crinière,
A pris *Beaulieu* pleurant, mourant de peur,
Et la traîné dans un sejour d'horreur,
Ou le laissant près un antre sauvage,
Il fait au loin préparer le carnage.
Mon cher lecteur, reposons-nous un peu,
Et laissons-là notre fier *Beaulieu*,

Car des destins la volonté suprême
Lui réserva dans son peril extrême,
Une faveur que je vous conterai
Au premier chant que je préparerai.
En attendant, ronflez tous à votre aise;
Je vais dormir, messieurs, ne vous déplaise.